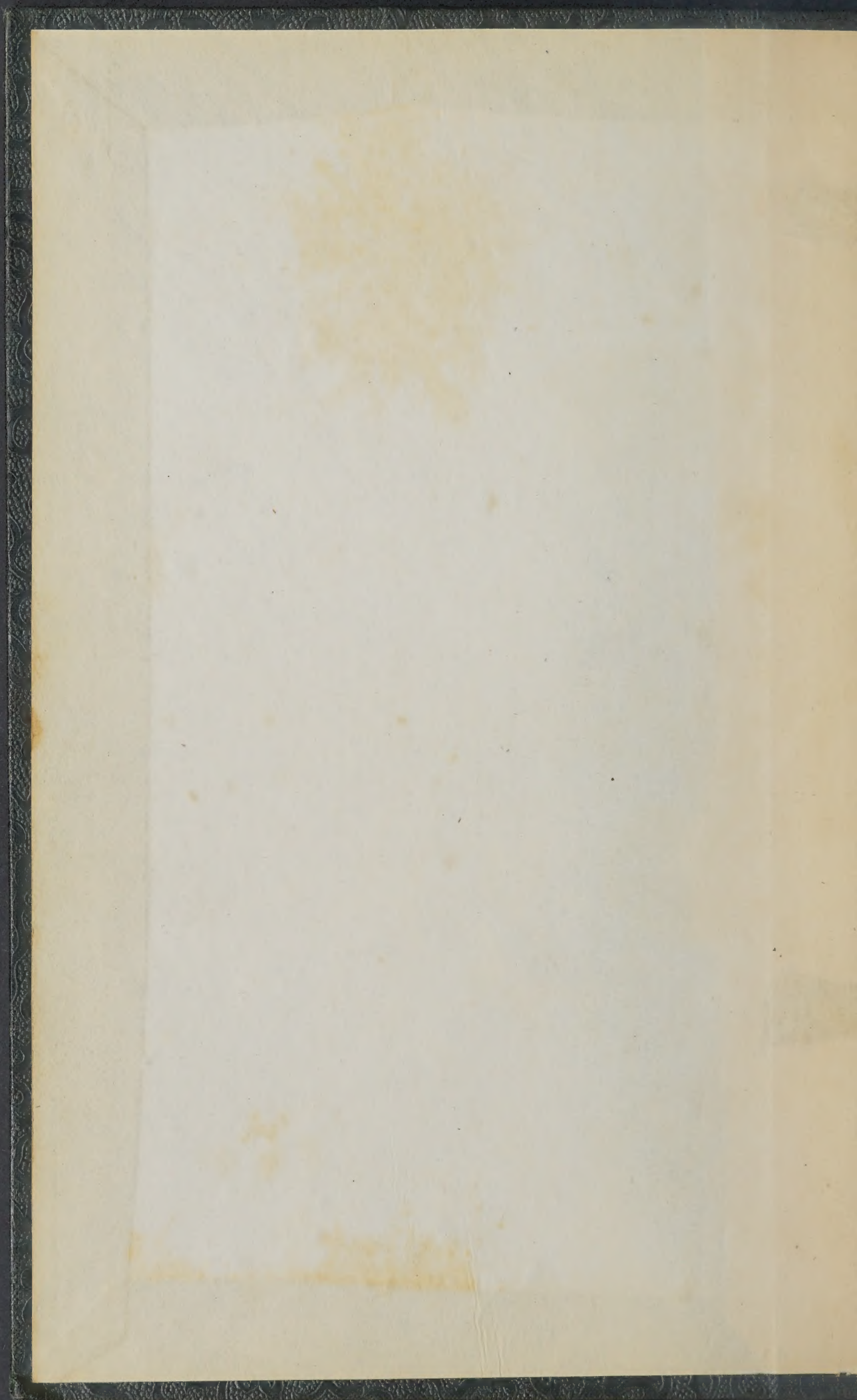
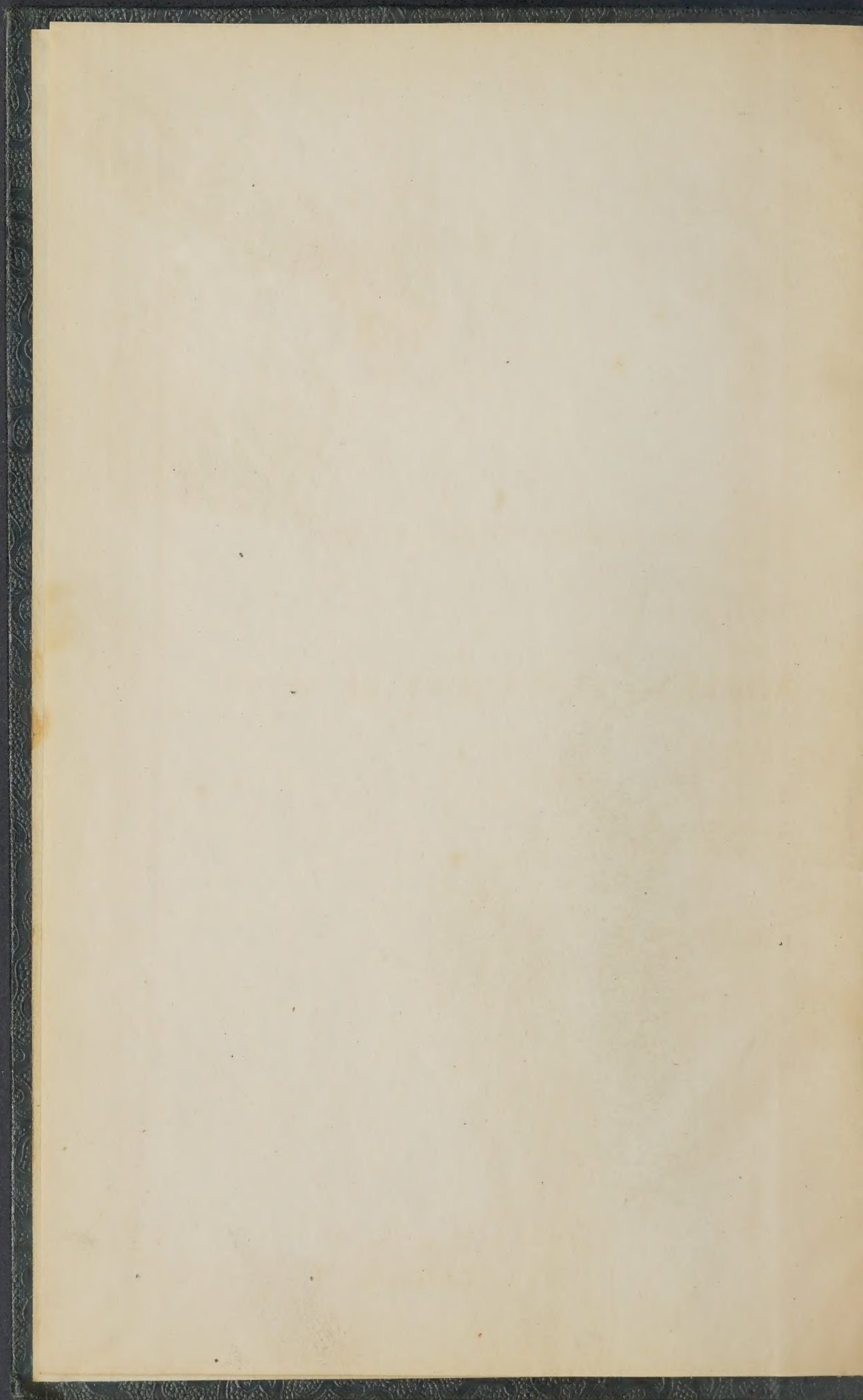




NOUVEAU TESTAMENT DE MOÏSE.



à Monsieur le B^{co} de Stassart

Moumagedd
Chaloy

RECHERCHES SUR LES ÉDITIONS

DU

NOUVEAU TESTAMENT DE MONS.

BRUXELLES, IMPRIMERIE DE M. HAYEZ.

RECHERCHES

SUR LES

ÉDITIONS DU NOUVEAU TESTAMENT

DE MONS,

PAR R. CHALON.



BRUXELLES,

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE DE A. VANDALE,

RUE DES CARRIÈRES, N° 10.

1844.

REVUE
Nouvel Testament
Éditions de Nouvelle Testament

Il est un fait qui a été constaté par les savants de tous les pays, c'est que le Nouveau Testament, tel qu'il nous est parvenu, est le résultat d'une compilation faite par des écrivains du II^e et du III^e siècles. Ces écrivains ont puisé dans les traditions orales et dans les écrits antérieurs, et ont composé un ouvrage qui, bien qu'il soit d'une grande valeur historique, n'est pas le véritable Nouveau Testament. Les écrivains ont été influencés par les idées de leur époque, et ont introduit dans le texte des modifications qui ont altéré le sens original. Les savants modernes ont cherché à reconstituer le véritable Nouveau Testament, et ont publié plusieurs éditions qui se rapprochent de plus en plus de l'original. Ces éditions sont basées sur les manuscrits les plus anciens, et sur les travaux des savants les plus éminents. Elles sont donc plus exactes que les éditions précédentes, et elles nous donnent une idée plus vraie du Nouveau Testament. Les écrivains du Nouveau Testament ont été influencés par les idées de leur époque, et ont introduit dans le texte des modifications qui ont altéré le sens original. Les savants modernes ont cherché à reconstituer le véritable Nouveau Testament, et ont publié plusieurs éditions qui se rapprochent de plus en plus de l'original. Ces éditions sont basées sur les manuscrits les plus anciens, et sur les travaux des savants les plus éminents. Elles sont donc plus exactes que les éditions précédentes, et elles nous donnent une idée plus vraie du Nouveau Testament.

RECHERCHES SUR LES ÉDITIONS

DU

NOUVEAU TESTAMENT DE MONS.

Ces éditions, ou quelques-unes d'entre elles, ont-elles été réellement imprimées dans cette ville ?

D'abord, avant d'entrer en matière, disons les premiers, et bien haut : Nous reconnaissons toute la futilité de semblables recherches. Nous avouons humblement qu'elles n'ont rien à démêler avec la perfectibilité humanitaire, avec les théories sociales; qu'elles ne peuvent avoir la moindre influence sur les chemins de fer, le système représentatif, la filature à la mécanique, en un mot le *Progrès*. Nous ne les considérons que comme un passe-temps, un amusement de bibliophile, — amusement innocent, s'il en fut jamais. Nous ne vous demandons que de les mettre, quant à l'utilité, sur la même ligne que le déchiffrement d'un *rebus* ou d'un problème académique. De ces problèmes, vous savez, dont la solution vaut parfois à son auteur une médaille d'or de 200 fr., et la GLOIRE par dessus le marché.

Ce n'est pas exiger beaucoup, comme vous voyez.

On s'est moqué des bibliographes, quand ils attribuaient à leurs compilations une importance exagérée, semblables au maître de danse de Molière, qui faisait de son art le premier des arts, et on a eu raison. Mais que la réaction n'aille pas jusqu'à l'injustice. S'il fallait tout peser à la *balance utilitaire*, je demanderais volontiers s'il est plus profitable à l'humanité de compter les étoiles filantes, par exemple, que d'inventorier des bouquins ?

En 1667, parut la 1^{re} édition de la traduction française du Nouveau Testament, par MM. de Port-Royal, si connue depuis sous le nom de *Nouveau Testament de Mons*. Cette édition portait au titre le nom de *Gaspard Migeot*, à l'enseigne des Trois Vertus, à Mons, et le fleuron janséniste « ARDET AMANS SPE NIXA FIDES, » déjà employé par Ch. Savreux, à Paris. Elle faisait son entrée dans le monde, escortée de toutes les attestations et approbations requises. Gaspard Nemius, archevêque de Cambray, en avait permis l'impression par mandement, en date du 12 octobre 1665. Le docteur Pontanus, de Louvain, censeur des livres, l'avait approuvée le 14 juin 1666. L'évêque de Namur en avait autorisé la publication l'avant-veille des kalendes d'octobre de la même année. Enfin, un privilège du roi, en date du 24 juillet 1666, avait conféré à Gaspard Migeot, libraire juré de la ville de Mons, le droit de pouvoir lui seul imprimer ou faire imprimer ladite traduction, et ce pour le terme de six ans.

Nonobstant toutes ces approbations, le Nouveau Testament de Mons avait à peine vu le jour, qu'il s'éleva contre lui une nuée de pamphlets, sermons, brochures de tout genre. C'était à qui y découvrirait une hérésie nouvelle, une proposition malsonnante : le père Maimbourg, jésuite, à Paris, si connu par son fameux sermon sur *les espèces de chiens* (1), ouvrit le premier l'attaque. Nous ne le suivrons point, ni lui ni les autres, dans leurs chasses aux hérésies et leurs discussions dogmatiques et théologiques, étrangères à nos études, et auxquelles deux bulles papales, celle de Clément IX, du 20 avril 1668, et celle de Innocent XI, du 9 septembre 1679, ont mis fin, en défendant, sous peine d'excommunication, d'imprimer, lire

(1) Cette facétie était digne de figurer dans le *Prédicatoriana* de G. Peignot, en voici un échantillon. « Il y a quatre espèces de chiens, » disait le père Maimbourg, selon quoi il divise son sermon en 4 points. 1^o Les *dogues* qui représentent les prédicateurs jansénistes, gens indiscrets qui déchirent indifféremment tout le monde, qui ne font nulle distinction entre les innocents et les coupables, les accablant tous de rudes pénitences; 2^o les *mâtins*, chiens poltrons, qui restent sur leur fumier, comme les curés et vicaires attachés à leurs paroisses; 3^o les *bichons*, ou abbés de cour, — « ils sont, dit-il, *taillés en lions*, et ils font beaucoup de bruit, mais quand on les voit de près on se moque de leur bruit » après quoi il décrit leurs manchettes, leurs rabats, leurs surplis, leurs gestes, 4^o enfin les *bons chiens de chasse*, ce sont ses confrères jésuites, etc. Ce sermon fut débité au collège de Clermont, à Paris.

ou conserver la traduction du Nouveau Testament de Mons. La question, — bien futile, — qui nous occupe, est purement bibliographique; et comme elle n'a pas été jugée en dernier ressort et sans appel par le Pape, qui se contente de dire : « *Montibus Hannoniæ ut inscribitur impressa*, » nous croyons permis de la soulever de nouveau.

Je sais bien que tous les bibliographes sont d'accord pour ôter à Migeot les Nouveaux Testaments qui portent son nom, sans l'être toutefois sur l'imprimeur qui les aurait en effet imprimés. Remontons à la source de cette opinion, qu'on a suivie partout sans la discuter nulle part.

Le premier qui ait nié la véracité de l'indication : « à Mons, chez Gaspar Migeot, » est le père Annat, jésuite, dans ses *Remarques sur la conduite qu'ont tenue les jansénistes en l'impression et publication du Nouveau Testament imprimé à Mons. A Paris, F. Muguet, 1668, in-4°*. Voici ce qu'il dit, page 18 et suivantes :

« Ils ont donc cherché un homme qui prît la qualité d'imprimeur
» et ne le fût point, et un autre qui fût le vrai imprimeur et qui
» ne se nommât point. Gaspar Migeot a servi à l'exécution de tout
» ce dessein. Il est de leur connaissance et entretient ses habitudes
» à Paris depuis le temps qu'il faisoit son apprentissage chez Savreux,
» au bas de la grosse tour de Nostre-Dame. Maintenant qu'il est ha-
» bitué à Mons en qualité de marchand libraire, il a prêté son nom
» à ses amis, pour en faire tel usage que besoin seroit, et tenant
» bonne mine à Mons, cependant qu'on travailloit, à ce que disent
» les savants, en Hollande; dès que l'édition a été achevée, il a paru
» à la teste du livre comme imprimeur, et fait paroître en même
» temps la ville de Mons en Hainaut comme le véritable lieu de
» l'impression. En même temps ont paru les permissions d'impri-
» mer remplies du nom de Gaspar Migeot, imprimeur de la ville de
» Mons.

» Comme on savoit qu'à Mons il n'y a point d'autre imprimeur que
» le nommé Waudré, dont la presse n'est guère occupée que par de
» petits ouvrages de dévotion et par les livres qui servent aux éco-
» liers pour l'usage des classes, on a voulu s'éclaircir touchant la
» traduction du Nouveau Testament, et voici la réponse : *Ad postu-
» lata respondeo, primò, Gasparen Migeot esse in hac urbe; secundò,*

» *prædictam versionem non esse ejus typis excusam*, QUIPPE QUI NULLOS
» HABET ; *tertio, ipsummet interrogatum respondisse se non edidisse*
» *sed curasse alibi edi*. Il falloit demander que signifie cet *alibi* et où
» donc ? Mais ceux qui l'interrogèrent eurent la discrétion de ne le
» presser pas davantage , de peur de l'obliger à dire des choses qui
» eussent déplu à ses amis , etc. »

A voir ces assertions si positives du jésuite Annat , on croirait le procès décidé, et toute réplique impossible. D'après lui, Migeot n'était pas imprimeur et n'avait pas même un seul caractère d'imprimerie, *nullos habet*.

Eh bien ! Migeot était imprimeur, comme nous le prouverons tout-à-l'heure d'une manière incontestable. Migeot a imprimé beaucoup d'autres livres que la traduction du Nouveau Testament.

Il y avait à Mons d'autres imprimeurs que Waudré, entre autres la veuve Siméon de la Roche , qui publia en 1666 la belle édition des Chartes, in-4°.

Waudré ou Waudret imprimait autre chose que des livres de classes et de petits livres de dévotion. Il avait imprimé les volumineux ouvrages de Marchant, des in-4° et des in-fol., *labeurs* bien autrement importants que la traduction du Nouveau Testament.

Le père Annat avait été fort mal renseigné par son correspondant de Mons ; on sait au surplus qu'on ne se faisait pas faute alors d'un petit mensonge , voire même d'un gros au besoin, dans *l'intérêt de la bonne cause*.

Quant aux réponses , ou aux prétendues réponses de Migeot , on voudra bien nous permettre de ne pas y ajouter trop d'importance, après avoir vu à quoi s'en tenir sur le correspondant du père Annat.

Les nombreuses apologies que les jansénites firent paraître de cette traduction ne disent pas , je le sais bien, d'une manière positive qu'elle a été en effet imprimée par Migeot ; et cela s'explique assez par la persécution à laquelle une semblable assertion aurait exposé Migeot, après les poursuites dont cette traduction était devenue l'objet. Le danger de leur confrère fermait la bouche aux défenseurs de l'œuvre du Port-Royal. Les jésuites, au contraire, ayant intérêt à décrier cette traduction , proclamaient sur les toits qu'elle avait été imprimée en Hollande , pays hérétique ; ce qui devait la faire condamner *ipso facto* et sans examen.

Je n'ai pas la prétention de vouloir *prouver* que Migeot a en effet imprimé la traduction du Nouveau Testament, qui porte son nom; mais je veux dire seulement qu'il n'est pas impossible, comme on l'a soutenu, que la première ou les premières éditions de ce livre, fussent sorties de ses presses. Je plaide pour le doute — *le pour et le contre* — *advocatorum more*. Qu'un plus hardi ou un plus savant décide.

A Mons, la profession d'imprimeur n'a jamais été établie en corporation. Un titre tout exceptionnel et tout à fait spécial à Migeot, se trouve cependant aux archives de la ville; ce sont lettres patentes de S. M., en date de Bruxelles, le 7 décembre 1663, autorisant ledit Migeot à se fixer à Mons, comme imprimeur-libraire. Ces lettres, obtenues à la recommandation du magistrat, nous apprennent que Migeot, natif de Mons, après s'être adonné aux études des bonnes lettres, se serait depuis appliqué à l'art *d'imprimerie* et style mercantile de libraire, si bien qu'il avait achevé six années d'apprentissage à Paris, sous le *maître* et marchand libraire Charles Savreux.

Maintenant, si l'on compare les impressions de Savreux (1) avec les premières éditions du Nouveau Testament, on sera frappé de l'identité des types, du papier, des fleurons, etc., etc. Jusqu'à la devise : *ardet amans*, jusqu'à l'enseigne des *Trois Vertus*, tout est semblable.

Qu'inférer de là? ou bien que ces éditions ont été faites chez Savreux, ou bien que Migeot, son élève, s'était pourvu des mêmes fontes et des mêmes fleurons pour monter son atelier à Mons (2)?

(1) *La logique ou l'Art de Penser*, etc., seconde édition, à Paris chez Charles Savreux, au pied de la tour Nostre-Dame, à l'enseigne des Trois Vertus, MDCLXIV, in-12 de 473 et 7 non cotées.

L'ecclésiaste de Salomon traduit en françois, avec une explication tirée des SS. Pères et des auteurs ecclésiastiques, à Paris, chez la veuve de Charles Savreux, libraire juré, au pied de la grosse tour de Nostre-Dame, aux Trois Vertus. MDCLXXIII. Avec privilège et approbation, in-8°.

(2) La maison qu'occupait Migeot, rue de la Chaussée, à Mons, existe encore, on lit sur la façade l'inscription suivante :

EGO DILIGENTES
ME DILIGO
1691.

Au lieu des *Trois Vertus*, cette maison a eu depuis pour enseigne les *Trois*

Le choix de la ville de Mons pour la fabrication de ces volumes n'était pas indifférent à MM. de Port-Royal. On sait que le couvent de l'Oratoire de Mons fut longtemps infecté d'un levain janséniste, qui était bien près de sentir l'hérésie, et que des poursuites judiciaires furent même, plus tard, exercées contre plusieurs de ces religieux, entre autres contre le père Delewarde, auteur de l'*Histoire du Hainaut*. Celui-ci était accusé d'avoir, dans un sermon prêché à Buvrinne, dit en parlant des scapulaires et médailles miraculeuses : « tout cela ce sont inventions pour remplir les besaces ; et comme je » n'ai pas de besace, je vous dirai la vérité, etc., » après quoi il avait été obligé de fuir du village au galop d'un cheval pour éviter d'être lapidé (1). Les femmes même se mêlèrent de cette querelle théologique, et formèrent une coterie janséniste à la tête de laquelle était une demoiselle, fille du conseiller Hennekinne.

Ne serait-il pas possible que la traduction du Nouveau Testament eût été réellement imprimée à Mons, par Migeot, sous la surveillance et la direction des P. P. de l'Oratoire, correspondants de MM. de Port-Royal ? Allons plus loin. Ne pourrait-on pas croire que les éditions faites après la défense ont été imprimées en cachette dans le couvent même, où Migeot travaillait en secret ? Les couvents jansénistes ont eu plusieurs fois des imprimeries particulières, témoin celle des *Filles de l'Enfance*.

Une remarque rend encore ce roman plus plausible, c'est celle-ci :

Ces éditions successives subissent des changements, des corrections, des additions ; les notes s'augmentent ou diffèrent. On voit que tout cela se fait sous l'œil du maître, que ce ne sont point de simples contrefaçons, des spéculations de libraires.

Avouons qu'on a fait en bibliographie une foule d'histoires à moindres frais que celle-ci. — Répondons à une dernière objection.

Comment Migeot aurait-il osé mettre son nom à un ouvrage pros- crit, dans une ville où les jésuites avaient assez d'influence pour

Boraines. — Singulière parodie. Cette enseigne des *Trois Vertus* se trouve au titre de la première édition des *Économies royales de Sully*, mais sous la forme d'un *rebus*, digne du *Politique* : trois U ou V imprimés en vert.

(1) *Jugement légitime porté contre les prestres de l'oratoire de Mons*, avec des réflexions pour servir de réponse au P. Jean Bauduin du même oratoire, par Louis Benoit, Cologne, 1692, in-8°.

le faire pendre, et ce faisant, comment ne l'a-t-on pas pendu?

D'abord, la traduction du Nouveau Testament n'a été tout à fait proscrite en Belgique que très-tard, et après la seconde décision du Pape (1), l'objection n'est donc rien quant aux premières éditions. Pour les autres, Migeot a fort bien pu les imprimer en secret, y mettre son nom par ambition, et nier son œuvre par prudence; le nom ne faisant nullement preuve juridique contre lui (2). *Fiat Lux*.

R. CHALON.

Voici les titres des diverses éditions du Nouveau Testament de Mons que j'ai eues sous les yeux.

1667. Le nouveau testament de N. S. Jésus-Christ, traduit en françois selon l'édition vulgate, avec les différences du grec. Mons, chez Gaspard Migeot, à l'enseigne des Trois-Vertus, 1667. 2 vol., petit in-8°.

On distingue cette première édition aux II sans queue.
(Catal. Vandeveld, n° 354).

Bibliothèque de Mons.

1667. Le nouveau testament de Nostre Seigneur Jésus-Christ, traduit en françois selon l'édition vulgate, avec les différences du grec, seconde édition. A Mons, chez Gaspard Migeot, à l'enseigne des Trois-Vertus, MDCLXVII. Avec privilège et approbation. In-12, à deux colonnes.

Limin. 20 pp. non cotées, texte 412 pp., titre en lettres noires.

u et r petites capitales, dans le texte u.

La Foi, *ardet amans*, etc.

La préface en deux parties; vignette elzevirienne à la fin de la 1^{re} partie.

(1) Après les six ans du privilège de Migeot, en 1673, Fricx de Bruxelles, obtint le même privilège pour six autres années. Voir à la fin de son édition du Nouveau Testament, de 1674, in-8°.

(2) Le catalogue de la bibliothèque du révérend M. F. T. Schluter, en son vivant curé à Delft, laquelle s'est vendue le 26 février et jours suivants à Rotterdam, en indiquant, sous le n° 554, le Nouveau Testament de Mons, de l'édition de 1672, dit qu'il sortait des presses des Elzevier à Amsterdam, et ajoute que cette version a été l'ouvrage de cinq personnes, De Sacy, Arnauld, Le Maistre, Nicolcet et le duc de Luynes. — Voir Barbier.

DE RG.

Les 3 approbations, le privilège.

Les caractères, quoique plus petits dans cette édition que dans celle de 1673, sortent cependant de la même fonderie, comme on peut s'en convaincre en les comparant; ils sont reconnaissables surtout à la forme des u petite capitale.

Ma bibliothèque.

Barbier et Renouard (*Cat. de la bibl. d'un amateur*) attribuent cette 2^{me} édition à Elzevir d'Amsterdam. Il en est de même de Peignot.

1668. Le nouveau testament, etc., quatrième édition revue et corrigée. A Mons, etc., MDCLXVIII. In-12, xxviii, 556 et 8 non cotées.

Les épîtres, etc., MDCLXVII. iv et 283, 9 non cotées.

A longues lignes.

Ma Bibliothèque.

1668. Le nouveau testament de Nostre Seigneur Jésus-Christ, traduit en françois selon l'édition vulgâté, avec les différences du grec, cinquième édition revue et corrigée. A Mons, chez Gaspard Migeot, à l'enseigne des Trois Vertus, MDCLXVIII. Avec privilège et approbation. In-16, imp. par demi-feuilles, 2 vol., I-xxxii et 582; 28 pp. non cotées.

II, 515 pp.; table 15 pp. non cotées;

Notes sur le nouveau testament, 41 pp. non cotées. — U et J. — La Foi, *ardet amans*, etc.

A longues lignes; titre noir.

Ma Bibliothèque.

1668. Le nouveau testament de Nostre Seigneur Jésus-Christ, traduit en françois selon l'édition vulgate, avec les différences du grec, sixième édition revue et corrigée. A Mons, chez Gaspard Migeot, à l'enseigne des Trois Vertus, 1668, avec privilège et approbation, in-4^o.

Limin. 44 pp. y compris une gravure (J.-Bapt. de Champagne delin., H. Pitau sc. 1667), qui suit le titre, texte 505 pp.

Titre, lettres rouges et noires.

Les épîtres de St-Paul, les épîtres canoniques, l'apocalypse. A Mons, chez Gaspard Migeot, en la rue de la Chaussée, à l'enseigne des Trois Vertus, 1668. Avec privilège et approbation.

Limin. 4 pp.; texte 408 pp.; table 6 pp. non cotées. Titre en lettres noires. Avec la vignette de la Foi, *ardet amans*, etc. Les 5 approbat. et le privilège. Les 2 préfaces. Les U des titres très-mal faits, les U des petites capitales ont cette forme u.

Dans un avertissement qui précède la 2^{me} partie, à la 4^{me} page, le mot *Paul* est imprimé PAUL.

Ma Bibliothèque.

Il y a deux éditions in-4^o, sous la date de 1668, imprimées ligne pour ligne. La première a un *errata* dont les fautes ont été corrigées dans la seconde.

1672. Le nouveau testament, etc., nouvelle édition revue et corrigée. A Mons, chez Gaspard Migeot, à l'enseigne des Trois Vertus, MDCLXXII, Avec privilège et approbation. In-12, 2 vol., I, 364, 8 pp. non cotées, II, 280, 8 non cotées.

A longues lignes, titre rouge et noir au premier volume.

Ma Bibliolhèque.

1673. Le nouveau testament de Nostre Seigneur Jésus-Christ, traduit en françois avec le grec et le latin de la vulgate, ajoutez (*sic*) à côté, nouvelle édition, à Mons. Chez Gaspard Migeot, à l'enseigne des Trois Vertus, 1673. Avec privilège et approbation, in-8^o.

Limin. 24 pp.; texte 525 pp.; table 6 pp. non cotées.

— Les épistres de St-Paul, les épistres canoniques, l'apocalypse. A Mons, chez Gaspard Migeot, à l'enseigne des Trois Vertus, 1673. Avec privilège et approbation.

Limin. 4 pp.; texte 400 pp.; table 6 p. non cotées, titres en lettres noires.

A 3 colonnes; grec, françois, latin en italique.

Vignette de la Foi, *ardet amans*, etc.

Avec les 3 approb. et le privilège.

Le caractère grec diffère entièrement de celui des Elzevirs. Barbier attribue cette édition à Viret de Rouen.

Charles Nodier dit de cette édition. « Jolie édition des Blaeu d'Amsterdam, » imprimée à l'instar des *provinciales* en quatre langues, et avec les mêmes » caractères. » (Bibl. sacrée, p. 119.)

Ma Bibliothèque.

1677. Le nouveau testament de N. S. Jésus-Christ, traduit en françois selon l'édition vulgate, avec les différences du grec, septième édition revue et corrigée de nouveau. A Mons, etc., MDCLXXVII. In-4^o, 2 vol., I, titre, préface, approbation, 40 pp. non cotées, 503. — II, titre, avertissement, 4 p. non cotées, 408, table 6 non cotées.

A longues lignes.

Ma Bibliothèque.

1684. Le nouveau testament, etc., vingt-cinquième édition, revue et corrigée de nouveau. A Mons, MDCLXXXIV. (A deux colonnes, latin et françois.) In-12, 2 vol., I, 36 non cotées, 604, II, 806, table 10 pp. non cotées. — Un feuillet d'*errata*.

Ma Bibliothèque.

1688. Le nouveau testament de Nostre Seigneur Jésus-Christ, traduit en françois selon l'édition vulgate, avec les différences du grec, nouvelle édition revue et exactement corrigée. A Mons, chez Gaspard Migeot, à l'enseigne des Trois Vertus, MDCLXXXVIII. Avec privilège et approbation. In-12, titre, lettres rouges et noires; figure gravée par Harrewyn, 364 pp., tab. 8 pp. non cotées.

— Les épistres de St-Paul, les épistres canoniques, l'apocalypse. A Mons, chez Gaspard Migeot, à l'enseigne des Trois-Vertus, MDCLXXXVIII. Avec privilège et approbation.

Titre en lettres noires, 280 pp.; table 8, p. n. c. U. et J.; longues lignes.

— La Foi, *ardet*, etc., les 2 préfaces, les 3 approbations et le privilège.

Caractère un peu plus gros que celui des éditions de 1667 et 1673. Les U diffèrent et ont une forme particulière.

Vignette elzevirienne à la fin de la 1^{re} préface.

Bibliothèque de M. Delmotte.

1697. Le nouveau testament de Nostre Seigneur Jésus-Christ, traduit en françois selon l'édition vulgate, avec les différences du grec, nouvelle édition revue et exactement corrigée, avec des figures en taille douce, excellemment gravées. A Mons, chez Gaspard Migeot, à l'enseigne des Trois Vertus, MDCXCVII. Avec privilège et approbation, 2 vol. in-12 (avec les épîtres, etc.).

Titre en lettres rouges et noires. — U et J. — La Foi, *ardet amans*, etc.

— Les 3 approbat. et le privilège.

1^{er} vol. 412 pp.; table 8 pp. non cotées.

2^{me} vol., titre, lettres noires, texte, 292 pp., table 8 pp. non cotées.

A longues lignes.

Cette édition est imprimée ligne pour ligne, et avec les mêmes caractères que celle de 1688. On a seulement espacé la composition pour placer les gravures.

Peignot attribue cette édition à Henry Fricx de Bruxelles.

Ma Bibliothèque

1710. Le nouveau testament , etc., nouvelle édition revue et exactement corrigée. A Mons, etc., MDCCX. Avec privilège et approbation, 2 vol. in-8°, I, 378, pp., table 7 non cotées. II, 500 pp., table 6 non cotées.

Édition souvent ornée de gravures hors du texte ; deux sujets sur chaque page.

A longues lignes.

Ma Bibliothèque.

*Extrait d'un registre des archives de la ville de Mons, intitulé
connétablies, coté C.*

Folio 110 recto à 112 verso.

« LETTRE DE GASPARD MIGEOT, libraire.

« Philippe, par la grâce de Dieu, roi de Castille, de Léon, d'Ar-
ragon, des deux Sicilles, de Portugal, de Navarre, de Grenade, de
Tolède, de Valence, de Galice, de Maillorques, de Séville, de Sar-
daigne, etc.; archiduc d'Autriche; duc de Bourgogne, de Lottier,
de Brabant, de Limbourg, de Luxembourg, de Gueldres et de Milan;
comte de Habsbourg, de Flandres, d'Arthois, de Bourgogne; palatin
du Tirrol, de Hayennau et de Namur, etc., etc., etc. — A tous ceux
quy ces présentes verront, salut. Reçue avons l'humble supplication
et requête de *Gaspar Migeot*, naturel de notre ville de Mons, conte-
nant que, s'estant addonné aux estudes des bonnes lettres dez sa
jeunesse, il se seroit du depuis applicqué à l'art d'imprimerie et
stil mercantil de libraire, sy bien qu'il auroit achevé six années
d'apprentissage en la ville de Paris, sous le maître et marchand li-
braire *Charles Savreux*, comme seroit apparu par son attestation sur
ce exhibée. Et comme il se voudroit bien establir en notre ditte ville
de Mons, et y tenir imprimerie et boutique de livres, desquels il en
auroit fait bonne provision, pour la meilleure commodité du publicqz
et advancement des sciences vertueuses et nécessaires au publicqz,
ce que ne pouvant faire sans notre préallable congé et permission,
il nous supplioit très-humblement lui vouloir accorder noz lettres-
patentes d'octroy à ce requises et nécessaires. Scavoir faisons que,
ces choses considérées, et sur icelles eu l'advis de nos chers et bien-

amez les Eschevins de nostre ditte ville de Mons , inclinans favorablement à la supplication et requête dudit *Gaspar Migeot*, suppliant , luy avons octroyé, consenty et accordé, octroyons , consentons et accordons , en luy donnant congé et licence de grâce espéciale par ces présentes, qu'il puisse et pourra establir en nostre ditte ville de Mons l'art d'imprimerie et y tenir boutique et exercer le stil mercantil de libraire, sans pour ce mesprendre aucunement vers nous , à charge et condition toutefois de ne rien imprimer sans notre permission et congé, et qu'en préallable n'ayt esté vésité et approuvé par les commis à la visitation des livres , à peine d'en estre puny selon l'exigence du cas, et au surplus de se régler ponctuellement selon noz ordonnances et placcartz, faites ou à faire sur la dite imprimerie, de prester le serment deu et pertinent ès mains desdiz eschevins de nostre ditte ville de Mons, que commettons à ce. Sy donnons en mandement à noz très-chers et féaux les chef, présidens et gens de noz privé et grand conseilz, les gens de nostre conseil ordinaire à Mons, et à tous autres nos justiciers, officiers et subiects auxquels ce peut, ou pourra toucher et regarder, que ledit serment fait et presté, ils fassent, souffrent et laissent ledit suppliant de ceste nostre présente grâce, octroy et consentement, et en la forme et manière que dit est pleinement et paisiblement jouyr et user, cessans tous contreditz et empeschement au contraire, car ainsy nous plaist-il. En tesmoignage de quoy, nous avons fait mettre nostre grand sée! à cesdites présentes, données en nostre ville de Bruxelles le septième du mois de décembre, l'an de grâce, mil six cens soixante trois, et de nos règnes le quarante-troisième.

Par le roy en son conseil, estoit signé B. BLONDEL.

Il est ainsi dans la lettre patente, y pendant le grand sée! de sa majesté, en cire rouge, administrée et rethirée par ledit Migeot, ce xvj^e janvier 1664.

(Signé) DYSEMBART, — 1664.

Signé G. MIGEOT.

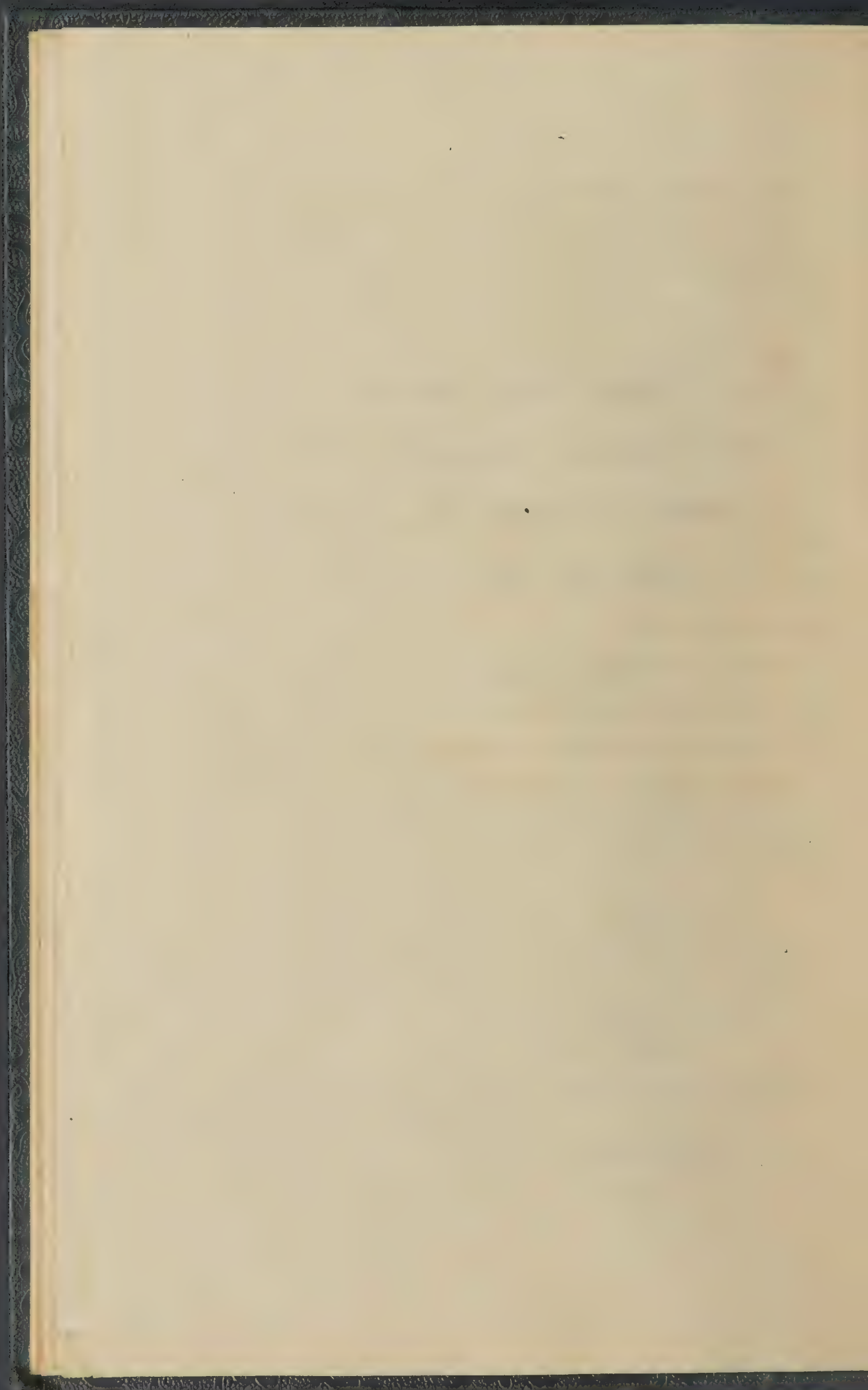
Pour extrait conforme, délivré à la demande de M^r R. Chalon, et pour lui servir de renseignement,

L'archiviste de la ville de Mons,

A. LACROIX.

 es Souhaitz faitz à Courmay
par quelque Francheois
après la victoire de
Mont - le - Héry.





eullez ouyr les souhaits d'hier
Fais en ung gracieux pourpris /
Je promis au meilleur souhaitier
Le soret et cresson pour pris.
Eulx six de souhaiter apris
S'estoyent là mis ensemble /
Dont chascun ung souhait a pris
A sa Volonté / ce me semble.

Le premier des Vj compagnons
Souhaitta / bien Vous en souviene /
Tout le gaing que les Bourgoignons
Firent au siège de Compiene /
Et que otant de bon luy Viegne
Et d'artillerie bien preste
Et que d'honneur luy appertiegne
Qu'on fit à la dite conquete.

Le second d'ung Voloir hautain
Souhaitta à tel fin qu'on l'emprise
Les fromages / laines et estaing /
Qu'on gaigna quant Calaix feut prise /
Avecq le sens de l'entreprise /
La prudence et bonneté des nobles
Et toute la somme ens comprise
Qu'on leur fit présent des Vieulx nobles.

Le tiers souhaita le trésor
Les pierres / les fers / les espices /
Les riches joyaux et drap d'or /
Les hostelz de hantz édifices
Les bénéfices et offices
Des grands prélatz / bourgeois et juges /
Qui furent aux Picars propices /
Quant on prit la Ville de Bruges.

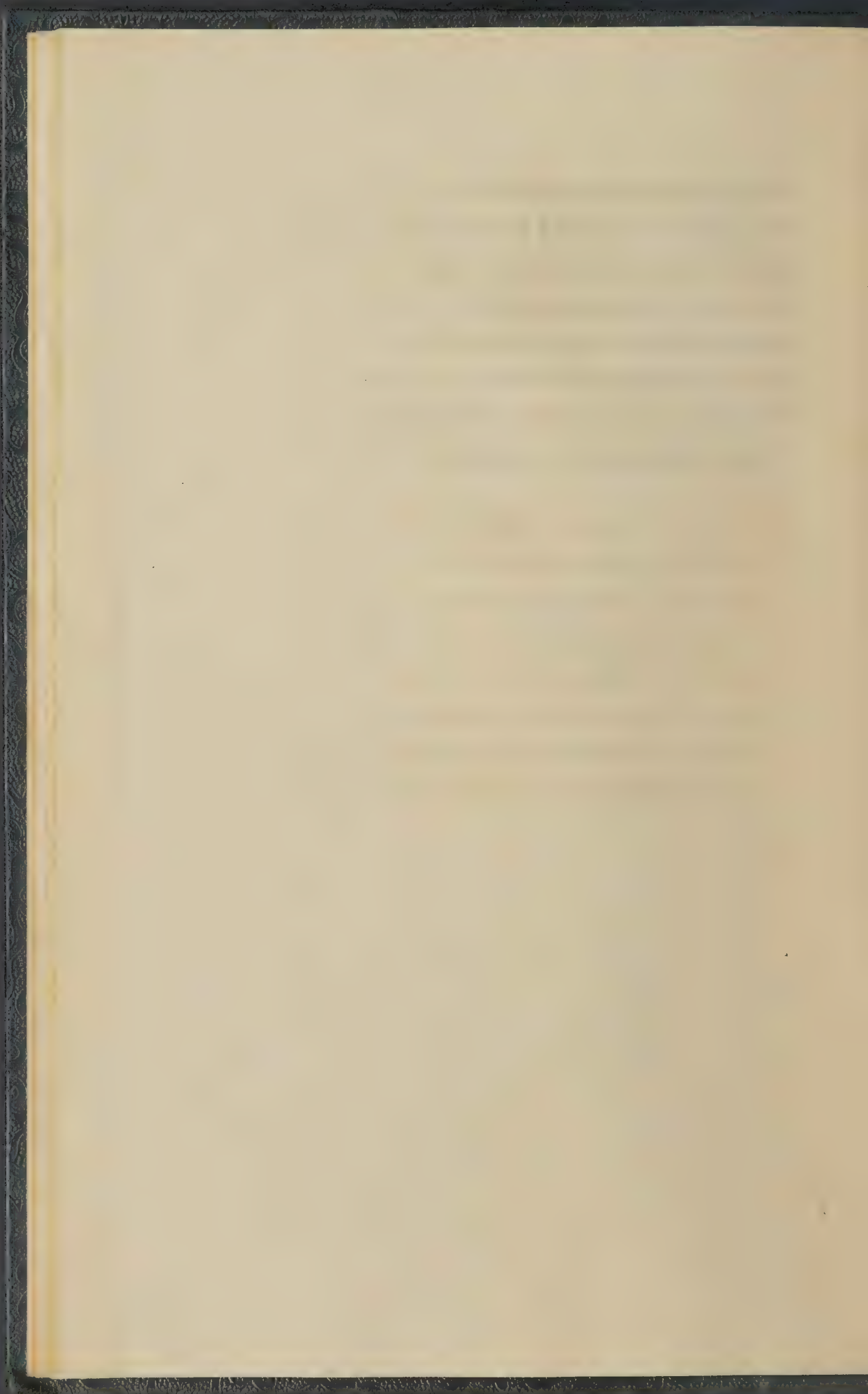
Le quart fut home de facheon /
Il souhaita mains mil patart /
D'autant que Vassit la rencheon
Du Turcq à mons.^r le grand bastard /
Ou autant d'escuz en sa part /
Pour avoir plus grande sacque /
Que ceulx deffoubz son estandart
Tuèrent de gens en Turquie.

Le quint souhaita autant d'argent
Que vault la couronne aornée
De leur nouvel roy ou régent
Mis sus en France ceste année/
Et ce luy feust abandonnée
La grande somme de deniers
Que les Picars à la journée
Recheurent de leurs prisonniers.

Le Vj.^e à ce pourpos
Souhaitta à son profict venant
Toutes les caudières et potz
Qu'ils ont ramenez de Dynant/
Et ce souhaita d'ung tenant
Les vj.^e mailles de Rhyn
Que le prince a dès maintenant
Des Liégeois sans l'autre butin.

Ainsy ont souhaitté les six
Tout à tour chascun à son het/
Pays se sont tous en rencq assiz.
Or jugez le plus beau souhait/
Utous qui bien entendez le faict
Et me Venez dire à baz son
Auquel / pour le mieulx avoir faict/
Siert le sorete et le Verd cresson.





Responce ausdits Souhaitz
par aucun Bourgoignon.



Mons.^r le grand bally / mon maistre /
Tel vous tiens en ditz et en faitz /
J'ay Ven à destre et à senestre
Et len les graciex souhaitz
Que les Vj compaignons ont faictz
Qui sont plaisans et delectables /
Et pour donner à Vostre cœur paix
Nous en renvoye six semblables.

Au premier / chascun les retiegne /
Qui a souhaitté le gaignaige
Qu'on fit au siège de Compiègne /
Je lui souhaite en héritaige
Pour avancer son mariaige
Tout l'avoir qu'oncques j'espargnay
Au temps de mon plus jeune eage ;
Mieulx souhaitter je ne luy sçay.

Au second qui souhaide après
La gaigne qu'on fit à Calais /
Lui souhaide par mes exprès
L'alaine d'ung homme punais /
Et pour avoir tout son temps paiz /
Souhaite pour plusieurs raisons
Qu'il eust espousée à jamais
La plus malle femme de Mons.

Au tiers qui souhaita l'avoir /
Les joyaux et la drapperie /
Et le butin / au dire Voir /
Qu'on fit quant Bruges fent gaignie /
Luy souhaitte pour rente à Vye
Autant d'argent / ne plus ne mains /
Qu'il est des blancq courbaux en Vie /
En gouttes ès pieds et ès mains.

Au quart qui dict en son languaige
Et souhaitta l'or et l'argent
Qu'on gaigna durant le Voiaige
De Turquie / n'a pas gramment.
Luy souhaide amoreusement
Autant d'avoir et de chevance
Et d'argent comptant prestement
Que ung homme mort a de puyssance.

Au cinquiesme qui ramentoit
Des prisonniers la journée/
Je lui souhaite pour son droict
D'estre chef d'une grosse armée
Où sa Vaillance feust prouvée/
Et puy après / pour son guerdon /
Qu'il eust pour tout la renommée
D'estre aussy hardy d'ung hairon.

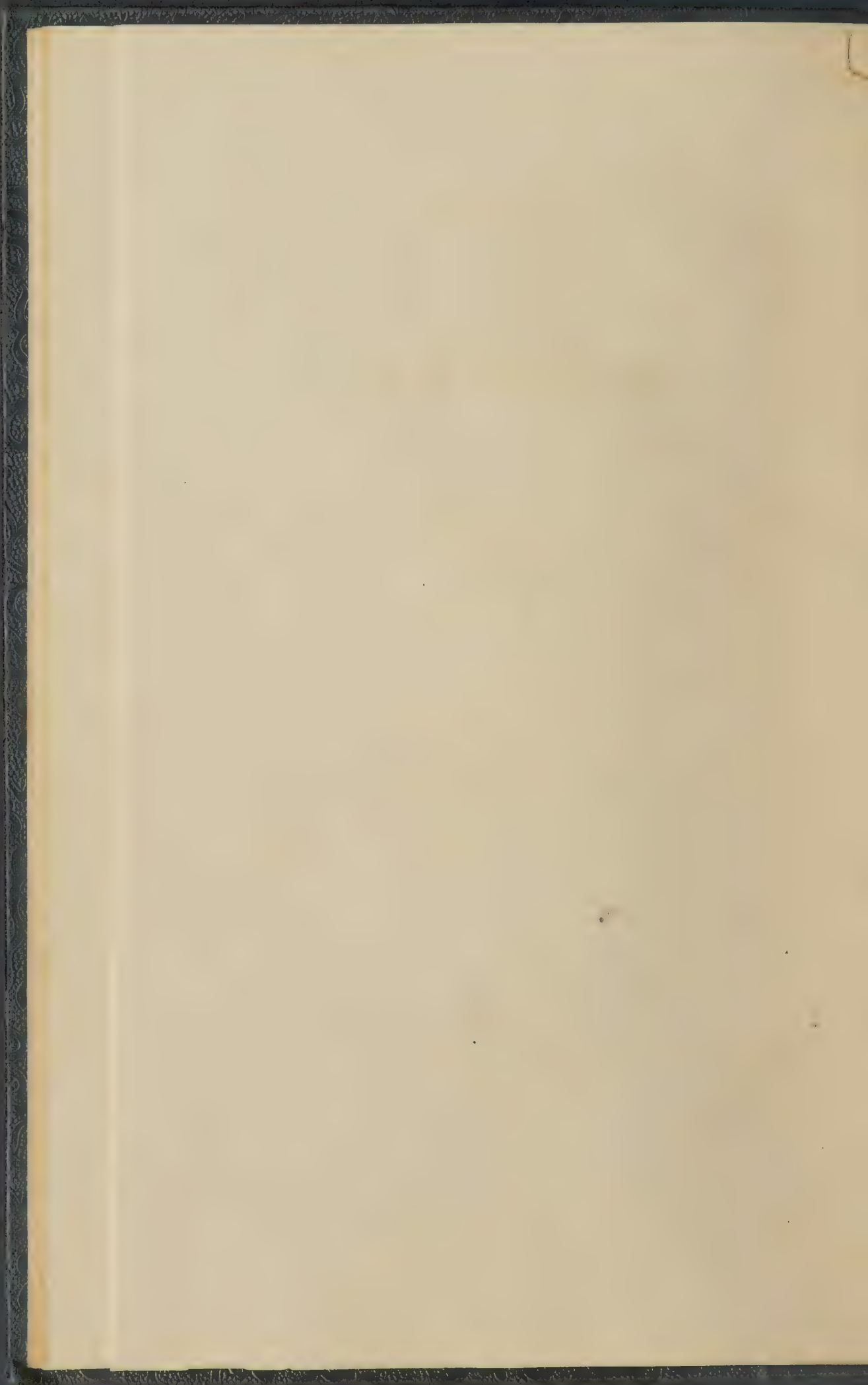
Au vij.^e lequel désire
Les chaudières des Dinantois
Et tout l'argent qu'on porroit dire
Qu'on at en de tous les Liégeois/
Je luy souhaidde tous les mois /
Pour ce qu'il est tant convoiteux /
Autant de bons nobles Anglois
Qu'ung estourgeon a de cheveux.

Je dis en ma conclusion
De faict que les Vj souhaitteurs
Ayant chascun leur portion
Sont bien payez de leurs labours /
Et m'en rapporte à tous faicteurs
Ouvrans de l'art de rétoricque /
Lesquels du cas je fais juges /
Sans Voloir faire nulle duplicque.



Imprimé pour Rénier Chalon, Bibliophile, par Maître
Emmanoël Goyois, Imprimeur-Libraire,
demeurant à Montz-en-Haynau,
l'an mdcccxlj, au mois
de juing.





LA TÊTE
DE
DAGOBERT.

NOTICE EXTRAITE DU MESSAGER DES SCIENCES HISTORIQUES DE BELGIQUE.

Gand ,

L. HEEBELYNCK, IMPRIMEUR DU MESSAGER DES SCIENCES HISTORIQUES DE BELGIQUE,
Vieille Citadelle , 48.

—
1843.

OF THE

La Tête de Dagobert.

Le couvent des Sœurs-Noires, à Mons, possède, dit-on, la tête de Dagobert (1). La première fois que je vis cette singulière relique, c'était, je pense, en 1835 ; Delmotte et moi, nous étions allés, sur l'indication de De Boussu, demander aux religieuses la permission de voir le reliquaire qui devait contenir le crâne du roi mérovingien. Elles ne savaient en vérité ce dont nous voulions parler ; et ce ne fut que sur nos instances réitérées qu'elles *découvrirent* (selon l'expression à la mode) le trésor oublié dans le fond d'une armoire. Delmotte fit de cette *découverte* le sujet d'un article inséré au volume *Des hommes et des choses* des ARCHIVES DU NORD DE LA FRANCE, dans lequel il attaque, avec l'arme de la plaisanterie qu'il maniait si bien, l'authenticité de la tête royale. Sans être plus porté que lui à croire à cette authenticité très-peu probable et qui n'est attestée par rien, nous avons pensé, cependant, qu'un objet qui avait attiré l'attention de l'auteur des

(1) Voir DE BOUSSU, *Histoire de Mons*, pag. 162. — MONTFAUCON, *Monuments de la Monarchie françoise*, t. I, p. 177. « A Mons, dit-il, dans une chapelle des religieuses qu'on appelle les Sœurs-Noires, on conserve son crâne et toute la tête, hors la machoire de dessous. Le front est percé au dessus de l'œil gauche d'un coup qui a trois doigts de profondeur et près d'un pouce de large, et l'os est plus élevé là que dans le reste du front. »

Monuments de la Monarchie françoise, méritait une examen un peu plus sérieux.

Montfaucon et les historiens plus modernes qui ont écrit sur cette époque, disent unanimement que St-Dagobert, martyr, inhumé à Stenai, et dont la fête se célèbre le 23 décembre, est le roi Dagobert d'Austrasie, fils de Sigebert III. C'est l'opinion la plus probable et la plus généralement suivie. Nous l'admettrons donc, mais en faisant remarquer toutefois que le témoignage des anciens chroniqueurs est loin d'être unanime sur ce point. Il est même si obscur et si peu concluant, que le jésuite HENSCHENIUS, qui a écrit sur les trois Dagobert un traité spécial, après avoir discuté longuement si le saint est Dagobert I, roi de France, Dagobert d'Austrasie, ou Dagobert, fils de Childebert, hésite à se prononcer. « *Hæc fere de S. DAGOBERTO occurrere*, dit-il, *de re tota aliorum esto judicium* (1). »

Voici en quelques mots ce que l'histoire nous apprend du roi Dagobert II, dont la tête serait conservée aux Sœurs-Noires de Mons.

Sigebert III, roi d'Austrasie, fils de Dagobert I, mourut à 26 ans, ne laissant qu'un seul fils en bas-âge, nommé Dagobert, et une fille nommée Biléchilde. Le Maire du Palais, Grimoalde, le plus fourbe et le plus turbulent des seigneurs de la famille de Pépin, gouvernait l'Austrasie sous le nom des faibles rois de la race de Mérovée. Il forma alors le projet d'établir sa maison sur les débris de la dynastie régnante, en substituant son propre fils à l'héritier légitime du trône. A cet effet, il fit répandre le bruit de la mort du jeune Dagobert, et simula une espèce de testament, par lequel le dernier roi désignait pour lui suc-

(1) *Surius* ne donne point la vie de St-Dagobert ; et les Bollandistes ne sont pas encore parvenus, comme l'on sait, au mois de *Décembre*.

céder Childebert , fils de Grimoalde. Son projet réussit : tous les seigneurs de l'Austrasie reconnurent Childebert, et ne songèrent même pas à Clovis, frère de Sigebert, ni au sang des Mérovingiens (1). Ce fut la première usurpation dont l'histoire fasse mention dans la monarchie française, et l'on vit un instant la race de Pepin assise sur le trône de France, dont elle devait s'emparer définitivement un siècle plus tard.

Grimoalde cependant, et la chose est remarquable dans ce siècle de férocité et de barbarie, ne fit point périr l'infortuné Dagobert; il se contenta de le faire conduire secrètement en Irlande, après l'avoir fait tonsurer pour le rendre inhabile au trône (2). Le jeune prince, relégué dans cette île lointaine, qui alors était pour nous l'extrémité du monde, y vécut long-temps obscur et ignoré. La perfidie du Maire du Palais ne lui profita guères. Sigebert était mort au commencement de février 656 ; le faux prince avait régné environ sept mois, lorsqu'une révolte le renversa du trône pour le confiner dans un cloître. Quant à Grimoalde, son père, il fut ignominieusement mis à mort dans la prison. Après la chute de l'usurpateur, la race de Clovis rentra dans ses droits; mais au lieu de l'héritier légitime qui passait pour mort, le jeune Clovis, roi de Neustrie, fut reconnu roi et réunit ainsi en un seul corps tous les membres de la monarchie des Francs.

Cependant, après dix-sept ans d'exil et d'oubli, l'existence du jeune Dagobert commença à être connue en Austrasie. Les grands, fatigués de la tyrannie du Maire Ebroïn, qui régnait sous le nom d'un enfant, prétendu fils de Chlotaire III, prirent la résolution de rappeler le fils

(1) *Willelmus Malmesburiensis, lib. III de gestis pontificum Anglorum.*

(2) *Acta SS. Audoëni Rothomagensis, Remacti Ep. trajectensis, etc.*

de Sigebert. Cette résolution s'accomplit, et, en 674, Dagobert, âgé d'environ 23 ans, fut rétabli sur le trône. Mais Ebroïn avait conservé des partisans parmi les compagnons de ses rapines. Ils commencèrent à craindre que le parti le plus juste ne vint à prévaloir assez pour leur faire rendre compte de leur conduite. Ils comprirent surtout qu'ils avaient tout à redouter d'un prince sage et pieux comme Dagobert. Une conspiration s'ourdit, et le roi succomba sous le fer des assassins (1). Il avait régné environ quatre ans lorsqu'il fut tué en 678.

D'après Montfaucon, il fut inhumé à Stenai. Un ancien Calendrier de Rheims met sa mort au 10^m des calendes de janvier, ou au 23 décembre. Les conspirateurs l'avaient accusé de crimes imaginaires, et comme son innocence fut universellement reconnue, la réaction d'idées qui s'opéra en sa faveur, le fit considérer comme un saint Martyr. Il est encore honoré comme tel dans plusieurs endroits, principalement à Stenai, lieu de sa sépulture.

Montfaucon et De Boussu ne disent pas à quelle époque ni à quelle occasion sa tête aurait été distraite du reste des ossements, pour être donnée aux Sœurs-Noires de Mons; et il serait inutile de chercher là-dessus aucun éclaircissement dans le couvent même (2).

Le vase de cuivre doré qui contient cette tête, a la forme d'un ciboire assez grossièrement travaillé; le globe, à côtes comme un melon, est percé de deux trous ronds pour laisser voir le crâne. Nous l'avons ouvert : la tête est envelop-

(1) Si l'on en croit Henschenius, il aurait péri dans la guerre qu'il soutenait contre la Neustrie (mais alors pourquoi en faire un martyr?); et son corps aurait d'abord été déposé à St-Ouan de Rouen, sans qu'on puisse dire quand, comment, ni par qui il aurait été transporté ensuite à Stenai.

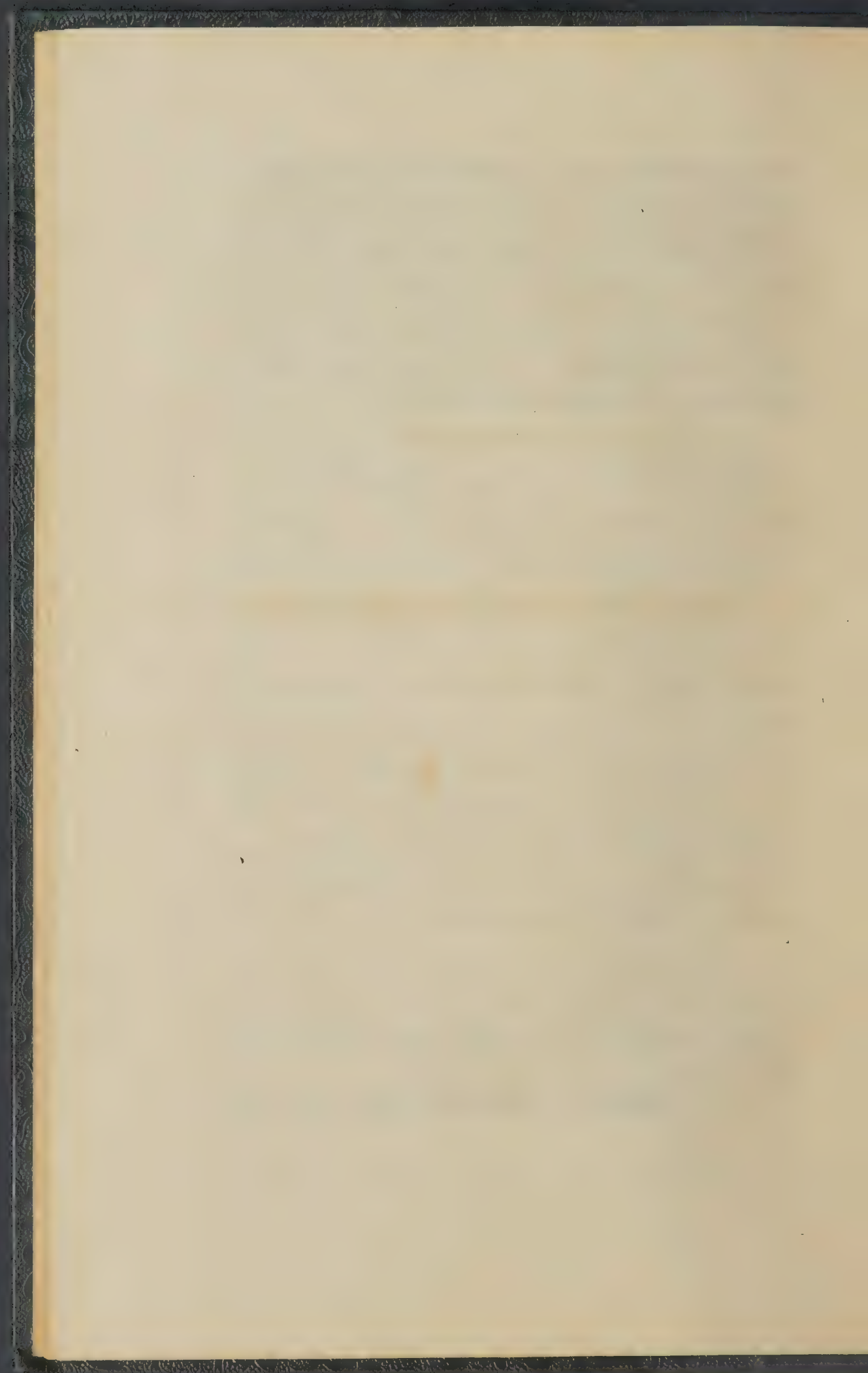
(2) Cette relique ne figure pas dans la nomenclature des Reliques des Pays-Bas de Raissius.

pée dans une espèce de voile de gaze de soie très-ancienne. Il y a effectivement au-dessus de l'œil gauche une entaille, mais qui paraît avoir été faite à l'aide d'une scie ou d'une lime, et nullement être le résultat d'une blessure, l'os n'étant ni fêlé ni ébréché. Cette blessure simulée ferait assez croire à une supercherie fort commune au moyen-âge. Ajoutez à cela qu'il n'y a dans ce vase aucun acte, aucun sceau, aucune indication quelconque (1) qui atteste l'authenticité ou au moins l'origine de la chose.

R. CHALON.

(1) Si ce n'est un morceau de parchemin attaché au voile par une épingle, sur lequel on lit, en écriture du XV^e siècle :

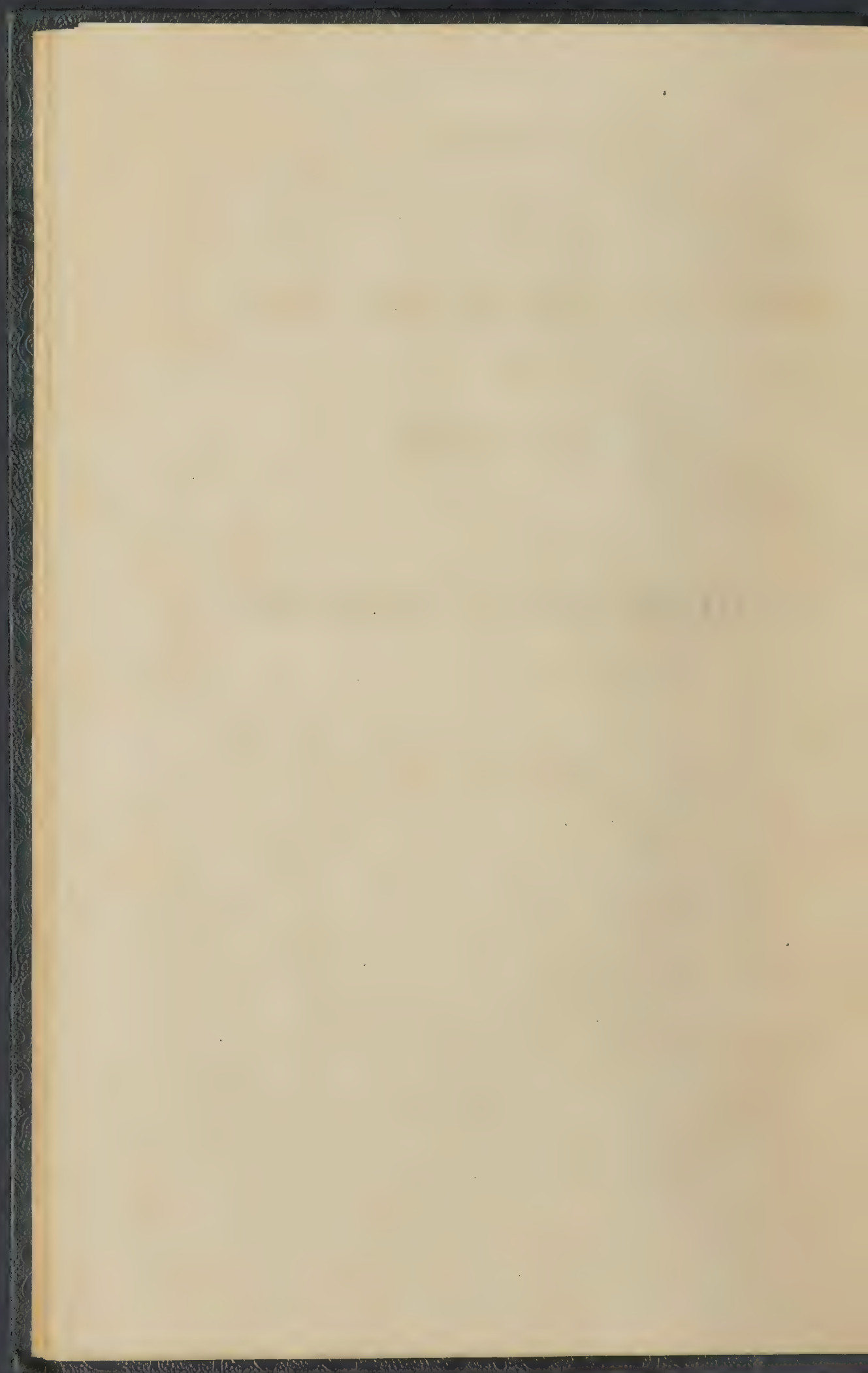
Caput S'ci Dagoberti regis.



Revue Rétrospective.

UNE EXÉCUTION RÉVOLUTIONNAIRE, A MONS,

En 1794.



Revue Rétrospective.

UNE EXÉCUTION RÉVOLUTIONNAIRE, A MONS,

En 1794.

Par .: Anatole Pichauld.

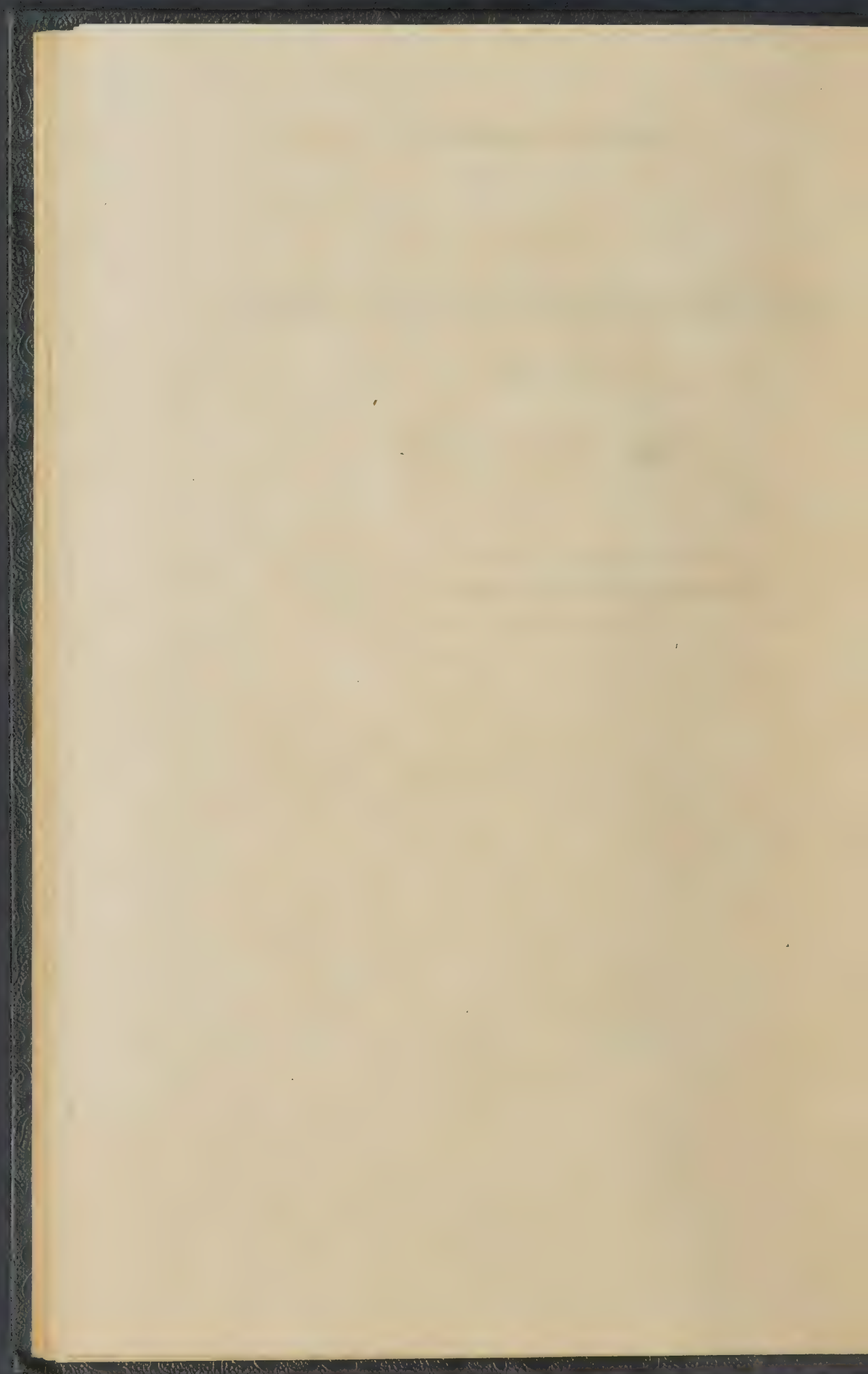
EXTRAIT DU MESSAGER DES SCIENCES HISTORIQUES DE BELGIQUE.

Gand ,

L. HEBBELYNCK, IMPRIMEUR DU MESSAGER DES SCIENCES HISTORIQUES DE BELGIQUE,

Vieille Citadelle , 48.

1842.





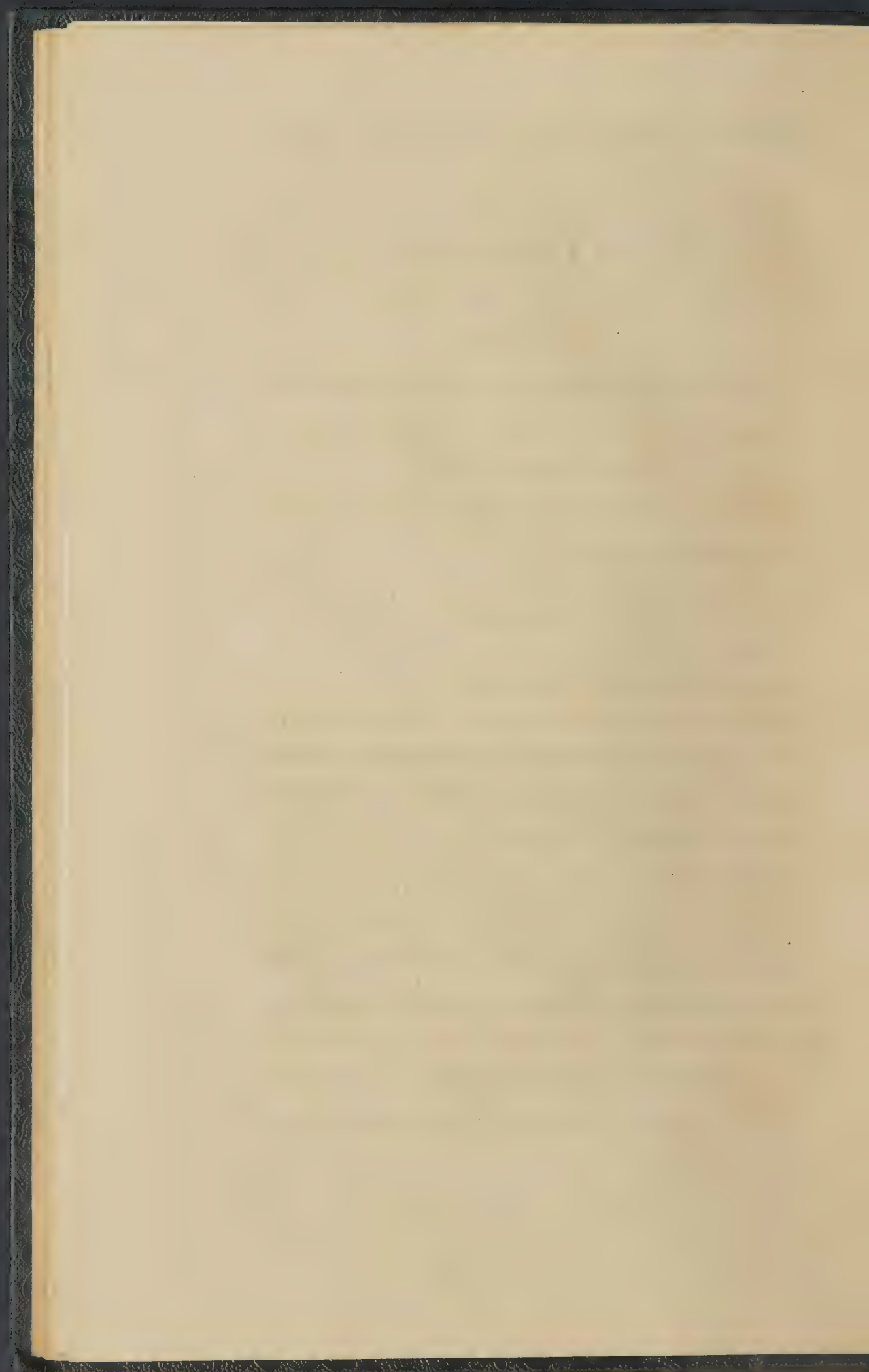
Revue rétrospective.

UNE EXÉCUTION RÉVOLUTIONNAIRE, A MONS, EN 1794.



En publiant ces pièces, qu'on ne croie pas que notre intention ait été de jeter une nouvelle pierre à cette Révolution française, trop terrible sans doute, mais dont nous recueillons les fruits, et que des abus énormes avaient rendue, il faut le dire, indispensable. Nous savons assez, d'ailleurs, que cette révolution n'est pas seule coupable de pareils excès; que, si l'exaltation philosophique et républicaine a inventé la guillotine, l'exaltation religieuse a inventé le bûcher; et qu'à tout prendre, les membres du Comité de Salut public et les Pères de la Sainte-Inquisition peuvent se donner la main. Non, *la morale de la chose*, c'est que, si les révolutions sont quelque fois nécessaires, ce qu'il serait difficile de nier, elles sont presque toujours atroces et absurdes dans leurs moyens; et que le fanatisme, quel qu'il soit, fait de l'homme un animal féroce et stupide, fut-il

« Coiffé d'un bonnet rouge ou d'un bonnet carré. »



Liberté.

Égalité.

JUGEMENT

RENDU PAR LE TRIBUNAL CRIMINEL DU DÉPARTEMENT DE JEMAPPES,

ÉTABLI PAR ARRÊTÉ DES REPRÉSENTANTS DU PEUPLE,

LAURENT ET L. B. GUYTON, DU 14 MESSIDOR, L'AN 2^{me} DE LA RÉPUBLIQUE

FRANÇAISE, UNE ET INDIVISIBLE,

*Qui condamne à la peine de Mort le nommé CHARLES-LOUIS RICHART,
Religieux-Prêtre de l'Ordre de Saint-Dominique, ex-noble, natif
de Blainville en Lorraine.*

Cejourd'hui 28 Termidor, l'An deuxième de la République Française, une et indivisible, Nous Juges du Tribunal criminel du Département de Jemappes, réunis au lieu ordinaire de nos séances, avons procédé au jugement à rendre à l'égard de Charles-Louis Richart, Religieux-Prêtre de l'Ordre de S^t-Dominique, âgé de quatre-vingt-quatre ans, natif de Blainville en Lorraine, émigré depuis quatre ans, convaincu d'être auteur d'un Libelle intitulé : Parallèle des Juifs qui ont crucifié J. C. leur Messie, et des Français qui ont guillotiné Louis XVI leur Roi, et de plusieurs autres de cette espèce.

Vu le procès-verbal du 24 de ce mois, tenu à sa charge, son interrogatoire du 26 suivant, ensemble le dit Libelle, et les conclusions de l'Accusateur public, tout mûrement considéré.

Attendu qu'il est constant que le prénommé Charles-

Louis Richart est auteur de ce Libelle, tant pour l'avoir avoué par son interrogatoire, que pour l'avoir reconnu par sa signature au bas d'icelui.

Qu'il est constant aussi que cette Brochure contient les expressions les plus injurieuses contre le Peuple Français, et qu'elle tend, et par principes et par le fait, à faire détester la sublime Révolution Française, et à avilir la Représentation Nationale : en effet, la preuve en est consignée aux pages suivantes de cette Brochure : page 3, il dit : à la différence près, d'entre la Personne de Dieu et de Louis XVI, je soutiens et je vais démontrer que le crime des Français, qui ont guillotiné Louis XVI, leur Roi, surpasse infiniment celui des Juifs.

Page 4, il dit : j'entre en matière dans la pure intention de faire sentir aux Français régicides toute l'énormité de leur crime, et les engager à le détester et à l'expié autant, s'il est possible, qu'il mérite de l'être.

Page 5, il dit : parlant du Juif qui crucifia J. C., Voilà son crime envers son Messie, rapprochons le de celui du Peuple Français à l'égard de son Roi, et voyons lequel des deux l'emportera sur l'autre en fait d'énormité.

Page 8, il dit : Et ce sang que tu as versé, il fume encore, etc.

Page 9, il dit : lorsque tu l'as guillotiné, Louis XVI, tu péchois, si peu par ignorance, que tu savois que Dieu te commandoit d'honorer, de respecter et d'aimer surtout tes Pères et Mères, tes Souverains, et qu'il n'étoit jamais permis aux Sujets de se soulever contre leurs Rois ou Souverains quelconques.

Tu connoissois si bien Louis pour ton Roi, que c'étoit par la raison même, qu'il l'étoit, que tu lui as arraché la vie, ne voulant plus de Roi, dans la folle persuasion, s'il en fut jamais une, que la Souveraineté t'appartenoit à toi-même, insensé, ambitieux et cruel régicide ?

Page 10, il dit des Français : ton crime n'est donc point un simple régicide, mais un déi-régicide.

Page 11, il dit : Français, est-ce par zèle pour la conservation des Temples du Seigneur, que tu as tranché la tête de Louis, toi qui ne cesse de les profaner et de les souiller tous les jours de mille et mille abominations? En guillotinant Louis, tu as voulu positivement perdre le monde entier si tu l'eusses pu, et pour le tems et pour l'éternité, en lui communiquant tes systèmes impies, cruels, barbares, ennemis de l'ordre, de la paix, de la concorde, de la subordination, en un mot, de tout bien.

Page 12, il dit : en faisant tomber la tête de Louis, quels fruits as-tu produit? Réponds-moi, Bourreau Français, ou je vais répondre pour toi? L'un des plus florissants Royaumes, etc., totalement flétri, ruiné, couvert d'opprobres, souillé de crimes inouis jusqu'ici; agité, bouleversé, ensanglanté, etc. etc., et qui n'offre plus à l'œil épouvanté, que Maisons brûlées, Temples démolis ou profanés, etc.; familles affamées, victimes immolées et bourreaux qui les immolent, tigres, vautours, forges et forgerons de piques et de poignards, etc. Peuple Français, voilà le fruit de tes fureurs contre Louis.

Ensorte qu'il conste de tout ceci, que le Père Richart est tout-à-fait dans les principes de contre-révolution et d'un fanatisme outré; qu'il est ennemi de la Liberté et de l'Egalité, que les armes victorieuses de la République Française nous avoient offertes et nous ont apportées, et qu'il a cherché à détruire par la propagation de ses principes aussi erronés que ses expressions sont injurieuses au Peuple Français, à la raison et même à l'Être Suprême.

Avons, jugeant révolutionnairement en notre honneur et conscience, condamné et condamnons le dit Charles-Louis Richart à la peine de MORT.

Déclarons, au besoin, ses biens acquis et confisqués au

profit de la République, ordonnons que le présent jugement soit mis à exécution dans les vingt-quatre heures, à la diligence de l'Accusateur public. Imprimé au nombre de 700 exemplaires et affiché dans toute l'étendue du Département.

Ainsi fait et jugé, en Tribunal, les jours, mois et an repris en texte.

Signés, BAR, DEFRISE, LELIEVRE, *Juges.*

A. G. GRENIER, *Accusateur public.*

Pour expédition, signé : CORNU, *Greffier criminel.*

A Mons, chez A. J. Lelong, Imprimeur-Libraire, rue de la
Chaussée, N° 33.

Copié textuellement sur l'imprimé, avec la ponctuation
et l'orthographe.

Charles-Louis Richart, Dominicain, né à Blainville-sur-l'Eau, en Lorraine, au mois d'avril 1711, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont on peut voir le détail dans Quérard, et entre autres du Grand Dictionnaire des Sciences ecclésiastiques. Paris, 1760, 6 vol. in-folio. Ouvrage réimprimé en 1821-1827, 29 volumes in-8°.

Il avait, au début de la Révolution, mis au jour plusieurs brochures anonymes, imprimées à Lille et à Mons, toutes relatives au serment des prêtres et à la Révolution française. Ces brochures sont en général de la plus grande rareté, les détenteurs et les imprimeurs les ayant brûlées dans la crainte de se compromettre avec un pouvoir qui ne plaisait pas en pareille matière. J'ai, en vain jusqu'à ce jour, cherché un pamphlet de lui, intitulé : « *Droits de la maison d'Autriche sur la Belgique* (Mons, Monjot), 1794, in-8°. »

Le père Richart s'était caché dans le couvent des Dominicains, à Mons. Découvert et saisi dans les premiers jours du mois d'août 1794, il fut en effet exécuté, sur la Grande Place de Mons, le lendemain de son jugement, c'est-à-dire le 29 thermidor an II (16 août 1794).

A défaut de guillotine qui n'était pas encore importée, on le fusilla devant un parapet de sable, élevé à cet effet. En marchant au supplice, ce vieillard, d'une énergie extraordinaire, chantait à pleine voix le *Te Deum*. J'ai entendu souvent raconter que, comme il joignait les mains, au moment de recevoir le coup fatal, une balle lui enleva deux doigts, qui furent lancés à une assez grande distance sur les spectateurs.

Le père Richard s'était d'abord réfugié à Tournai, en 1789; et les Dominicains de Tournai ayant, sans motifs

raisonnables, refusé de l'admettre dans leur couvent, le Prince de Salm, évêque de cette ville, lui avait donné asile dans son séminaire épiscopal; il alla ensuite à Maestricht, puis vint à Mons, en avril 1793.

Comme on sera peut-être curieux de connaître la brochure, ou si l'on veut le libelle, qui donna lieu à sa condamnation, et que cette pièce est très-peu étendue, elle a été reproduite à la suite de cet article. On sait que cette brochure, effectivement très-rare et qu'on ne connaissait que par le jugement qui condamne son auteur, figure sous le N° 69 dans le mirobolant catalogue des livres de feu mon oncle, le comte de Fortsas. C'est sur cet exemplaire, aujourd'hui à la Bibliothèque communale de Binche, et qu'on a bien voulu me communiquer avec une obligeance et une facilité qu'on ne rencontre pas dans toutes les bibliothèques *dites* publiques, que cette réimpression a été faite.

Binche, 20 mai 1842.

ANATOLE PICHAUD.

PARALLÈLE
DES JUIFS,

QUI ONT CRUCIFIÉ

J. C. LEUR MESSIE,

ET

DES FRANÇOIS

QUI ONT GUILLOTINÉ

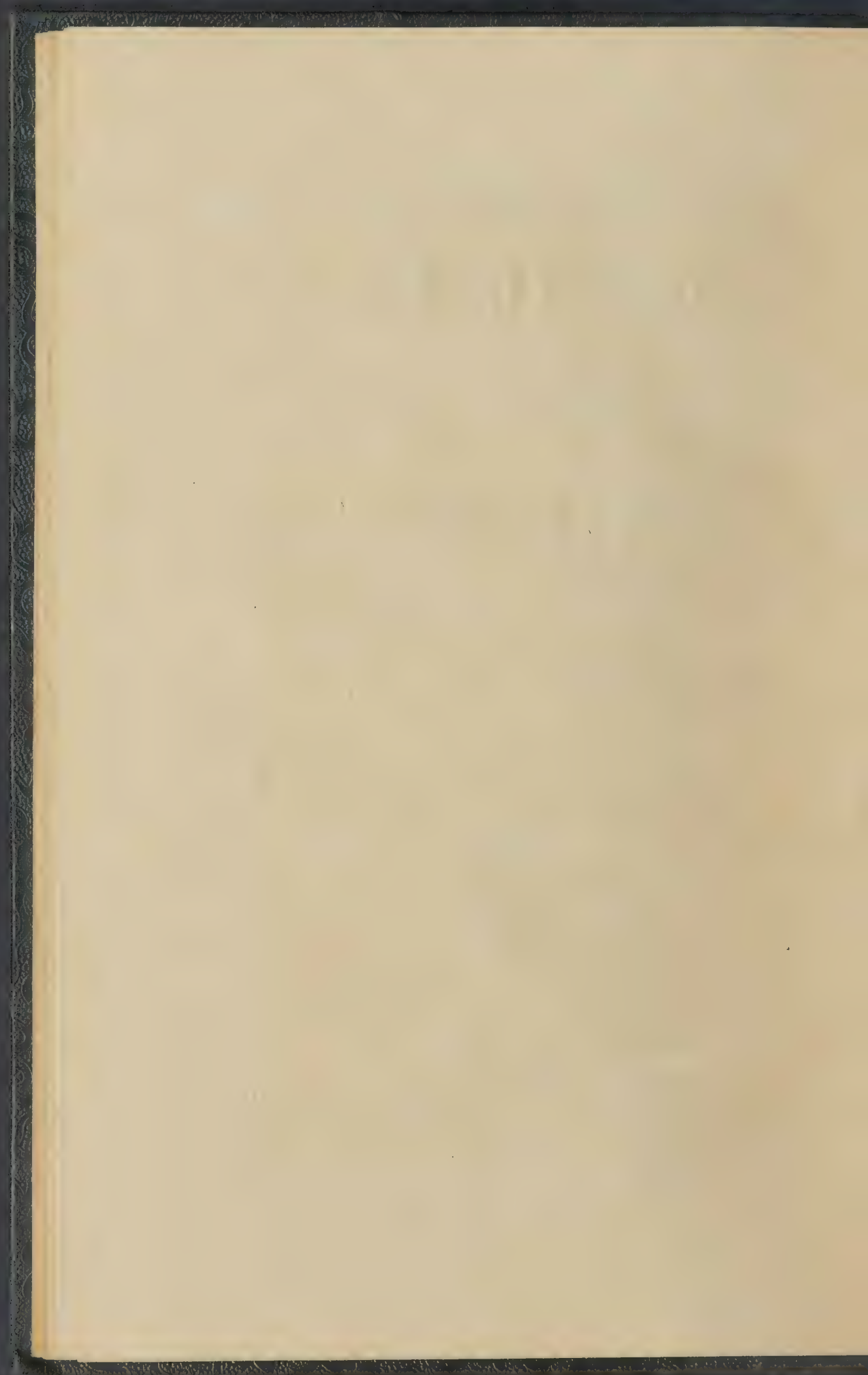
LOUIS XVI LEUR ROI.

PAR LE PÈRE RICHARD, DOMINICAIN.



1794.

(Nota. On a suivi l'orthographe et la ponctuation de la brochure originale.)



*Parallèle des Juifs, qui ont crucifié Jésus-Christ ,
leur Messie, et des François, qui ont guillotiné
Louis XVI, leur Roi.*

Jésus-Christ est Dieu et Homme tout ensemble : Louis XVI ne fut jamais qu'un pur homme. Il y a donc cette différence entre le crime des Juifs qui ont crucifié leur Messie, et celui des François, qui ont guillotiné Louis XVI, leur Roi; que l'action des Juifs, s'est portée immédiatement sur la personne d'un Dieu; au lieu que celle des François n'a eu pour objet immédiat que la personne d'un pur homme. Mais à cette différence près, je soutiens, et je vais démontrer, que le crime des François qui ont guillotiné Louis XVI leur Roi, surpasse incomparablement celui des Juifs qui ont crucifiés (*sic*) J. C. leur Messie. J'entre en matière, dans la pure intention de faire sentir aux François régicides, toute l'énormité de leur crime, et les engager à le détester et à l'expié, autant, s'il est possible, qu'il mérite de l'être.

J. C., le Verbe incarné, l'Homme-Dieu, et le Fils unique de Dieu, fut envoyé par son Père aux Juifs pour leur annoncer l'évangile de paix, de grace, de bénédiction, de justice, de sainteté, de salut. Descendu du ciel en terre, l'Envoyé céleste, le Messie, J. C., l'homme-Dieu, alloit donc en parcourant les villes et les bourgades de la Judée, pour y faire les fonctions augustes de son divin ministère; et il ne faisoit point un pas qui ne fût marqué de quelques bienfaits éclatants sur les âmes ou sur les corps. Là c'étoit des pauvres qu'il évangélisoit, et des ignorants qu'il in-

truisoit , ou des affligés qu'il consolait , en mêlant ses larmes aux leurs : plus loin c'étoit des boiteux qu'il redressoit, des sourds et des muets qu'il faisoit entendre et parler; des aveugles qu'il éclairoit, des lépreux qu'il guérissoit; des possédés qu'il délivroit; des paralytiques auxquels il rendoit l'usage de leurs membres, des morts qu'il ressuscitoit. Plus loin encore, et jusque dans le fond des stériles déserts, on le voyoit multiplier étonnement les pains et les poissons, pour nourrir des milliers d'auditeurs qui le suivoient dans ces vastes solitudes, en oubliant les besoins de leurs corps pour écouter les paroles de vie qui couloient de sa bouche sacrée , et vivifioient leurs âmes en les sanctifiant. Sur le bord du puits de Jacob, J. C. s'entretenoit avec une femme de Samarie, pour lui apprendre que le temps étoit venu où les vrais adorateurs adoreroient le Père en esprit et en vérité. Une autre fois il absout une femme adultère ; et d'autres fois encore, il convertit les pécheurs; il appelle les Publicains à sa suite : il fait du bien à tous. Il n'y a pas jusqu'aux plus petits enfans qu'il n'admette(*sic*) à la participation de ses faveurs. Ses apôtres veulent-ils les écarter de sa personne? Eh! laissez, leur dit-il, laissez ces petits enfans venir à moi; car c'est à eux qu'appartient de préférence le Royaume des Cieux. Il dit et en parlant, il fait approcher ces petits enfans, il les accueille, il les embrasse, il les bénit en leur posant ses mains sacrées sur la tête; il ne sait quelles caresses leur faire : enfin toute la vie publique de J. C. jusqu'au moment qu'il la termina, ne fut qu'un exercice assidu de sa bonté bienfaisante envers son peuple : et pour prix de tant de bienfaits, son peuple, ce peuple ingrat, fit mourir son bienfaiteur inépuisable sur le haut d'une croix dans le comble de la douleur et de l'ignominie. Voilà son crime envers son Messie : rapprochons le de celui du peuple François à l'égard de son Roi, et voyons lequel des deux l'emportera sur l'autre en fait d'énormité.

La bonté et l'amour pour son peuple firent le caractère distinctif de Louis XVI, Roi de France. Ce caractère fut constant : Louis le soutint toujours sans jamais le démentir ; pas même dans les circonstances uniques par leur étrange singularité, où tout sembloit se réunir pour le dispenser d'aimer un peuple si peu digne de son amour. Pour le prouver, je n'ai nul besoin de tous les traits de bienfaisance que m'offre l'Histoire de Louis. Je ne dirai donc pas qu'en mettant les pieds sur les marches du Trône, il remit à son peuple, le tribut du joyeux avènement à la Couronne, ni qu'il faisoit d'abondantes aumônes dont il étoit quelquefois le distributeur lui-même, en allant chercher les pauvres jusques dans leurs sombres et dégoûtants réduits ; et que dans le temps même que ses ennemis l'accusaient d'affamer son peuple en causant la cherté du pain dont ils étoient eux-mêmes la cause et les agents, il faisoit venir pour l'alimenter, ce peuple, des vaisseaux de bled, qu'il avoit achetés à grands frais de l'étranger. Je ne parlerai pas non plus des grandes réformes qu'il fit dans sa maison, pour ne point le surcharger d'impôts, ce peuple qu'il aima jusqu'à renoncer à la splendeur de son trône et à la sûreté de sa propre personne, en réformant les braves Mousquetaires, qui, s'il les eût conservés, l'auroient bien sûrement arrachés (*sic*) aux fureurs et aux fers de ses bourreaux. Je glisserai sur les prisons qu'il a rendu moins incommodes, et sur les prisonniers qu'il a délivrés ; sur la torture qu'il a abolie ; sur les hôpitaux qu'il a fait bâtir ; sur les ateliers qu'il a établis, pour occuper utilement les ouvriers en état de travailler ; sur les arts, le commerce, l'agriculture qu'il a encouragés, et tant d'autres monuments de sa bienfaisance pour passer à la convocation des Etats-Généraux.

Ce fut donc par amour pour son peuple, et dans le dessein de le soulager, de le rendre heureux et pour remédier

au déficit de ses finances, que Louis assembla les Etats-Généraux de son Royaume, après avoir assemblé ses Notables sans aucun fruit.

Là, dans cette assemblée et les deux autres qui la suivirent, ces assemblées trop fameuses par le nombre et l'atrocité de leurs attentats contre le ciel et la terre, Louis croyant bien faire et servir utilement son peuple, se laissa dépouiller comme un doux agneau, de tous les droits, de tous les pouvoirs et les attributs essentiels et constitutifs de la Royauté : il fit plus encore, il souffrit tranquillement de se voir insulté, outragé, avili, dégradé, enchaîné durant une longue captivité aussi dure que honteuse. Oubliez tout cela : voici un trait unique, qui suffit seul pour donner à Louis le 1^{er} rang parmi les Rois-Héros qui se sont signalés par l'héroïsme de leur amour pour leurs peuples. Louis XVI, conduit par les siens au pied de l'échaffaud, qui va recueillir son sang, s'écrie : qu'il pardonne sa mort à son peuple, et désire qu'elle lui soit utile.

Y pensez-vous ? oh ! le meilleur des Rois ; et pouvez-vous ignorer qu'il n'est point de crime vraiment utile au coupable qui s'y abandonne ? Ne savez-vous pas que le régicide, le plus grand de tous les forfaits, ne peut qu'attirer sur la tête de votre peuple, qui va le commettre, tous les fléaux que le ciel couroucé peut verser sur les empires et les nations qui provoquent sa colère ? Louis ne sait rien de tout cela ; il ne sait qu'aimer un peuple, qui va tremper ses mains dans son sang, semblable au lys qui embaume la main qui le déchire. Et ce sang que tu as versé, peuple François, je le vois, il fume encore, non pour crier vengeance contre toi, mais pour demander ta grâce, implorer ton pardon ; juge par-là de ton crime ? Je vais te démontrer qu'il surpasse de beaucoup à divers égards celui du peuple Juif, qui crucifia Jésus son Messie. Car, 1^o les Juifs qui ont crucifié J. C., ne savoient ce qu'ils faisoient ; et

c'est J. C. lui-même qui l'atteste, lorsque, sur le point d'expirer, il tourne ses yeux mourants vers son père en lui disant : oh ! mon père, mon tendre père, si la foible voix d'un fils expirant pour satisfaire à votre justice, peut parvenir jusqu'à l'oreille de votre cœur ; oh ! je vous en conjure par le prix même de mon dernier soupir, pardonnez à ceux qui me font expirer ; car ils ne savent ce qu'ils font. *Pater, dimitte illis, non enim scient quid faciunt.*

L'apôtre S'-Paul nous atteste la même chose, en nous disant que si les Juifs avoient connus le Seigneur de la Gloire, dans la personne de J. C., jamais ils ne l'auroient crucifiés : *Si dominum gloriæ cognovissent, nunquam crucifixissent.*

Peuple François ! réponds-moi ; peux-tu me dire que tu as péché par ignorance, et que tu ne connoissois pas ton Roi, dans la personne de Louis XVI, lorsque tu l'as guillotiné ? Tu péchois si peu par ignorance que tu savois dès ta plus tendre enfance, que Dieu te commandoit d'honorer, de respecter, d'aimer tous tes supérieurs et de leur obéir ; mais surtout tes pères et mères, tes souverains, et qu'il n'étoit jamais permis aux enfans de se soulever contre leurs pères ou mères, ni aux sujets contre leurs Rois ou leurs Souverains quelconques. Tu connoissois si bien Louis XVI pour ton Roi, que c'étoit par la raison même qu'il l'étoit, que tu lui as arraché la vie, ne voulant plus de Roi, dans la folle persuasion, s'il en fut jamais une, que la souveraineté t'appartenait à toi-même, insensé, ambitieux et cruel régicide ! Ah ! ton crime surpasse donc incomparablement à cet égard celui du Juif, qui a crucifié J. C. par ignorance, et sans le connoître pour ce qu'il étoit.

2° Quoiqu'en guillotinant ton Roi, ton régicide n'ait eu pour objet immédiat que la personne de l'homme, il n'en est pas moins vrai qu'il s'est porté médiatement et par contrecoup sur la personne de Dieu même, puisque les ouvra-

ges faits à l'image, et surtout à l'image vivante, au ministre, au représentant d'un souverain, sont sensés faits au souverain lui-même : ton crime n'est donc point un simple régicide, mais c'est un *déi-régicide*, peu différent par conséquent de celui du Juif même, qui crucifia l'Homme-Dieu.

3° Le Juif ne crucifia pas son Messie par ses propres mains; non ce fut par des mains étrangères, celles des Romains maîtres de la Judée. Mais toi, Peuple François! c'est par tes propres mains que tu as donné la mort à Louis : Oui, tes mains, ces propres mains, chargées de ses bienfaits, tu les as trempées sans horreur, et même avec un barbare plaisir, dans le sang de ton Bienfaiteur, de ton Père, de ton Roi, comme dans un bain délicieux.

4° Le Juif qui a crucifié J. C. le regardoit comme l'ennemi de Dieu et de la Loi divine qu'il avoit reçue par le ministère de Moïse son serviteur. Mais, peuple François! dis-moi, est-ce parceque tu regardois Louis comme l'ennemi de Dieu et de sa Loi que tu l'as fait mourir? et n'est-ce pas plutôt parceque tu le tenois pour l'ami de Dieu et le protecteur de sa Loi, que tu le haissois mortellement.

5° Le Juif regardoit encore J. C. comme l'ennemi et le destructeur du Temple de Dieu : Vah, qui destruis templum Dei. Peuple François, est-ce par zèle pour la conservation, la beauté, la splendeur, la gloire des temples du Seigneur, que tu as tranché la tête de Louis : toi qui ne cesse de les profaner, de les souiller tous les jours de mille et mille abominations de désolations, ces temples du très-Haut?

6° Le peuple Juif en crucifiant J. C., a procuré le salut du monde, quoique sans le savoir et le vouloir ; mais toi, peuple François! en guillotinant Louis, tu as voulu positivement perdre le monde entier si tu l'eusse pu et pour le temps et pour l'éternité, en lui communiquant tes systèmes

impies, cruels, barbares, ennemis de l'ordre, de la paix, de la concorde, de la subordination; en un mot de tout bien.

7° Le monde converti à la foi du vrai Dieu, comblé par sa conversion, de tous les biens véritables qui peuvent rendre l'homme heureux en ce monde et en l'autre, a donc été le fruit du crucifiement de J. C. par les Juifs. Mais en faisant tomber la tête de Louis sous la hâche, quels fruits as-tu produits dans le monde? Réponds-moi, bourreau François? ou je vais répondre pour toi. L'un des plus florissans royaumes du monde, totalement flétri, ruiné, couvert d'opprobre, souillé de crimes inouis, jusqu'ici, agité, bouleversé, ensanglanté de toute part, livré constamment à toutes les horreurs de la plus cruelle anarchie, et qui n'offre plus à l'œil épouvanté que maisons brûlées, châteaux incendiés, campagnes ravagées, temples démolis ou profanés, ateliers abandonnés, familles affamées, victimes immolées, et bourreaux qui les immolent, tigres, vautours, forges et forgerons de piques, de poignards, de toute espèce d'instrumens de mort. Peuple François! voilà le fruit de tes fureurs contre Louis. Mais encore dans quelle circonstance, dans quel temps les as-tu consommées par sa mort?

8° Au moment même, où prêt à recevoir la mort de tes mains, il te manifestoit avec effusion de cœur, le désir qu'il avoit qu'elle te fut utile.

Ah! ton crime surpasse donc de beaucoup celui du bourreau Juifs de son Messie! Il surpasse celui de Lucifer. Cet ange le premier de tous rebelles contre la divinité, bernoit son ambition à devenir semblable au très-Haut, *Similis ero altissimo*. Mais toi, tu pousses la tienne jusqu'à t'efforcer de le précipiter de son trône, de l'exterminer si tu le pouvois, pour regner seul en sa place, et recevoir l'encens de toutes les créatures. Il surpasse celui de Nabu-

codonosor, cet insencé roi de Ninive, qui portoit sa folle et sacrilège ambition, jusqu'à vouloir subjuguier toute la terre, pour en exterminer tous les Dieux, et s'y faire adorer seul.

Ah ! maudit peuple, ton crime est donc le plus grand de tous ; et je ne sache qu'une seule chose qui le surpasse ; c'est la miséricorde de Dieu, puisqu'elle est infinie. Puisse-t-elle donc se répandre sur toi, sans limiter ses salutaires effusions ; et puisse-tu la recevoir sans mettre de bornes à ton amour reconnoissant, pénitent et souffrant envers elle ! Oui, pleure, gémis, fais pénitence, et une pénitence publique, une pénitence éclatante, une pénitence perpétuelle de ton crime ! élèves de tous côtés des signaux de tes regrets amers, afin que par tout où l'on sait que tu as arboré l'étendard de la révolte contre ton Dieu, contre son Christ, l'on y sache aussi que tu es devenu un pénitent exemplaire, en y voyant des monuments éternels de ta douleur et de ta pénitence : alors, alors, mes vœux seront remplis, puisque Dieu sera satisfait, et que tu seras sauvé.

Ainsi soit-il.

FIN.

NUGAE DIFFICILES.

BRUXELLES, IMPRIMERIE DE M. HAYEZ.

NUGAE DIFFICILES.

SUPPLÉMENT

AUX

AMUSEMENTS PHILOLOGIQUES

de G. Peignot;

PAR R. CHALON.

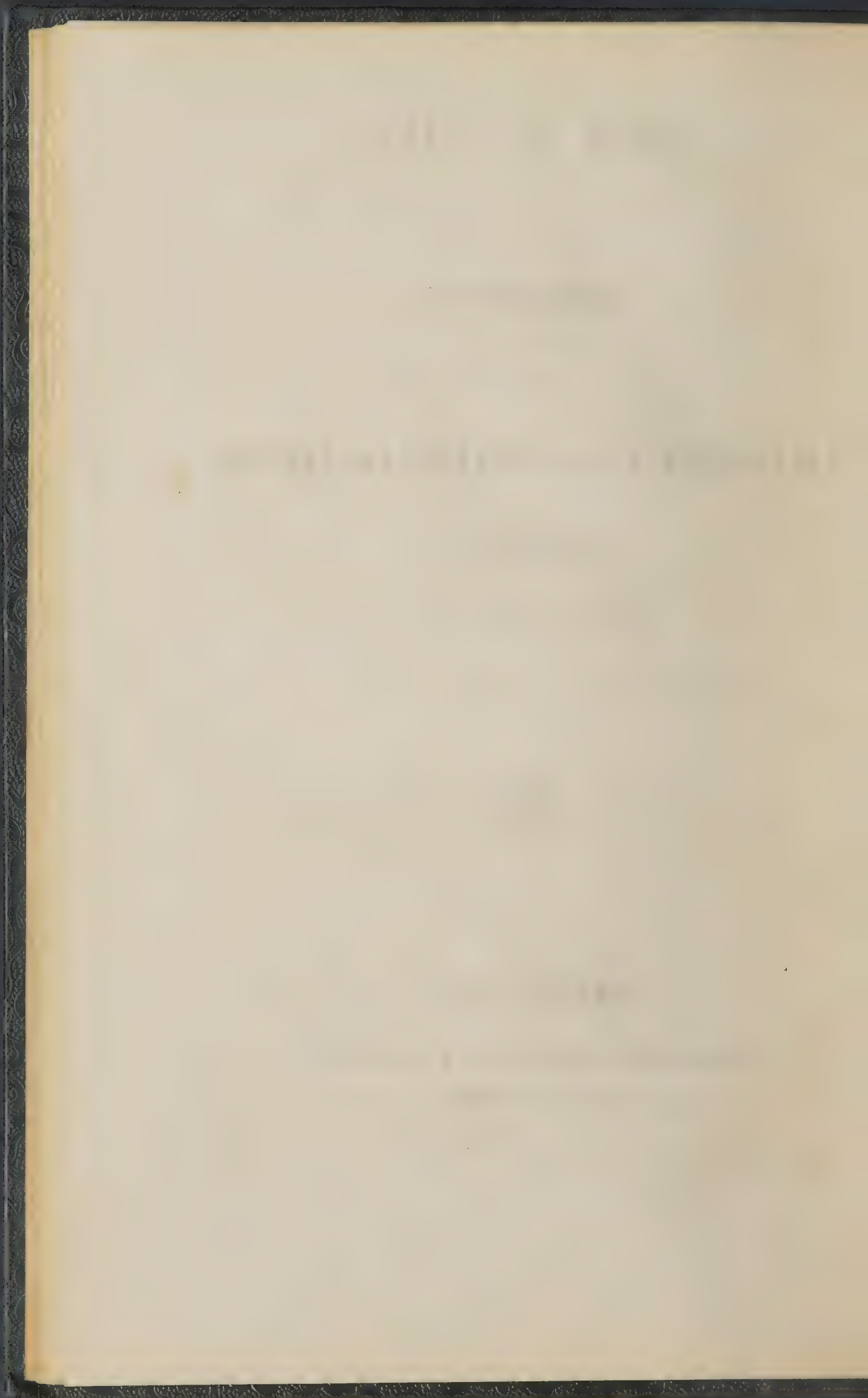


BRUXELLES ,

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

DE A. VAN DALE.

1844.



NUGAE DIFFICILES.

Pour nos musiciens modernes, l'art n'est plus une harmonie qui charme ou transporte, c'est un hachis de notes incompréhensibles et bruyantes, mais surtout *difficiles* à exécuter; pour nos chanteurs, le *nec plus ultra* du talent, c'est un cri impossible qui leur déchire le gosier comme les oreilles des auditeurs. Longtemps aussi, dans les œuvres littéraires, la difficulté vaincue fut regardée comme un mérite qui dispensait de tous les autres. C'était des acrostiches, des chronogrammes, des anagrammes, des vers monosyllabiques, rétrogrades, des poèmes entiers dont tous les mots commençaient par la même lettre : l'esprit humain se soumit à toutes les tortures imaginables pour le plaisir de les vaincre, à toutes les entraves pour les surmonter. Boileau lui-même, l'arbitre du bon goût dans le grand siècle de la littérature française, n'a-t-il pas dit :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème;

un sonnet; c'est-à-dire un tour de force pour la réussite duquel il fallait

Vingt fois sur le métier *remettre son ouvrage*.

Quand on considère, cependant, la patience, et je dirai parfois l'intelligence qu'il a fallu dépenser pour produire ces puérilités, ces *nugae difficiles* que nous ont laissées si nombreuses le XVI^e et surtout le XVII^e siècle, on ne peut se défendre d'un sentiment pénible en songeant à ce qu'aurait pu nous léguer une pareille somme de travail et de courage employée dans un but utile et raisonnable.

Notre savant ami, M. G. Peignot, de Dijon, dont les nombreux ouvrages ont su rendre attrayante la bibliographie, et populariser le goût de cette science jadis un peu sévère et ardue, nous a fait connaître, dans les deux volumes in-8° qu'il a consacrés aux *amusements et singularités philologiques*, un grand nombre de ces livres bizarres. En voici quelques autres du même genre, qui ont échappé à son érudition, ou que, peut-être, il a négligé à dessein pour ne pas outrepasser le cadre qu'il s'était tracé.

Præparatio et gratiarum actio Missæ sacrificii piis affectibus, et anagrammaticis versionibus, potius mente meditanda quam ore proferenda, atque devotis S. Scripturae locis, nec non Sanctorum Patrum sententiis interdum insertis locupletata, studio ac labore Præsbyteri religiosi ordinis FF. Min. strictioris observantiæ Recoll. Sancti Francisci, Provinciæ S. Andreæ Alumni. Montibus, apud Ægidium Albertum Hart, regium et statuum Hannoniæ typographum, sub signo Paradisi. Petit in-12 de 94 pp.

Ce singulier livret se compose en entier de prières ou oraisons, en regard desquelles se trouvent d'autres prières formant anagramme avec elles, c'est-à-dire composées des mêmes lettres. Voici le début de l'ouvrage.

PROGRAMMA.

O Jesu salvator mundi, speciose forma, et tu o Maria Mater Jesu Deo grata, dulcis aspectu, miseremini mei, nunc et in hora mortis mee.

ANAGRAMMA.

Salvete amanter, o Jesu et Maria, soli gemini cordis mei amores, mihi peccatori date veniam, ut mere spondeo; sanctior sum futurus.

On trouve en effet, dans chacune de ces phrases, 10 a, 4 c, 3 d, 14 e, 1 f, 1 g, 1 h, 12 i ou j, 2 l, 9 m, 5 n, 8 o, 2 p, 8 r, 9 s, 8 t, 8 v ou u.

Nous n'avons pas tenté de découvrir le malheureux récollet qui se cassa la tête à un pareil travail, et qui, de plus, eut la modestie de garder l'anonyme au titre de son œuvre. Les approbateurs et censeurs taisent son nom. Le chercher ne serait-ce pas se dévouer à un labeur à peu près aussi inutile que celui du pieux anagrammatiste ?

DE SPIRITUALI IMITATIONE CHRISTI,
ADMONITIONES SACRÆ ET UTILES,
PIIS IN LVCEM DATÆ.

A R. P. Antonio Vanden Stock Societatis Jesu. Ruræmundæ, apud Gasparem du Pree. Petit in-8° de 92 pages, avec un frontispice gravé.

Voici le livre de l'Imitation travesti — c'est le mot — en chronogrammes; chaque ligne donnant en lettres numériques le chiffre 1658. L'auteur, dans une courte préface (*aVthorIs aD LeCtores præMonItIo*), dont le titre donne aussi l'inévitable nombre, explique par quelle

pensée il a été mu à composer ce bizarre ouvrage. Après avoir fait l'éloge de l'admirable livre attribué à Thomas A Kempis, déjà traduit dans toutes les langues, voire même dans celles des infidèles et des Turcs, il a voulu, dit-il, lui aussi, publier cet ouvrage, mais d'une manière nouvelle. Les uns l'ont mis en français, d'autres l'ont traduit en vers pour satisfaire la curiosité des personnes pieuses qui aiment la variété; pour lui il le donne en chronogrammes, afin de mieux fixer dans la mémoire ses préceptes utiles et sacrés; ensuite pour que cette sainte nourriture de l'âme stimule le goût des lecteurs par la nouveauté de son assaisonnement, *tum ut optimus ille ac saluberrimus animæ cibus, alioquam unquam fortasse fuit modo coctus, magis lectorum palato arrideat*. Au surplus, l'auteur est modeste, et fait bon marché de ses prétentions au beau style. Il finit en nous assurant qu'il s'est plutôt attaché à rendre les pieuses pensées d'A Kempis, qu'à imiter la latinité cicéronienne. Nous en sommes persuadés. Le premier paragraphe, qui n'est pas le plus mauvais, donnera un échantillon de ce livret, que sa rareté recommande du reste assez aux amateurs.

§ I.

ChrIsto aDhærens non aMbVLat In tenebrIs.
 ChrIstI Mores attenDe, et seqVI Labora,
 et Interne sentIes LVMen CorDIIs.
 freqVenter MeDitare ChrIstI Labores.

Avec son talent pour les chonogrammes, quel homme précieux ce père Vanden Stock devait être, lors des *Jubilés* et des fêtes flamandes! Il était de force à tapisser à lui seul toutes les murailles d'une ville.

Sancta familia, seu chronicum 1690 anagrammatum, super ly Salvator, Genitrix, Josephus vel Joseph, concinne fabricatum, et in tres libros divisum, genitæ in terris hujus Triadis, Turcarum victricis, acta heroica, ex quatuor evangelistis, cum explanationibus sanctorum PP. nec non chronicis, ex sacra scriptura verbo-tenus desumptis, ac cuilibet verbi incarnati anno applicatis, adjunctisque locorum et temporum circumstantiis, piisque iconibus, serieque (ratione chronici) summorum Pontificum, juxta bullarium romanum, expressa emblematica, dilucideque comprehendens. Authore R. P. F. Andrea de Solre, S. ordinis

FF. Prædicatorum conventus Bruxellensis filio. Antuerpiæ, typis Henrici van Dunwalt, in foro ovorum, sub signo trium Monachorum, anno 1686. Cum gratia et privilegio. In-8°. — 8 feuillets non cotés, et 879 pages.

Ce livre est peut-être le plus épouvantable casse-tête qu'ait enfanté la patience monacale. Figurez-vous les lettres qui composent ces trois mots : SALVATOR, GENITRIX, JOSEPH, retournées de seize cent soixante-dix manières et donnant toujours un sens ; puis, chacun de ces anagrammes accompagné d'un chronogramme présentant le chiffre des années, depuis un jusqu'à seize cent soixante-dix, et d'une explication ou paraphrase en vers latins qui parfois forment eux-mêmes des acrostiches doubles, triples, quadruples, des labyrinthes, des tirades de cent vers dont *tous les mots* commencent par la même lettre, enfin la réunion de toutes les difficultés les plus bizarres qu'on trouve dans les Amusements Philologiques de G. Peignot, et de tout cela pendant 879 pages d'une impression compacte et menue ! C'est en vérité à effrayer l'imagination.

André de Solre, né à Lessines, en Hainaut, vers 1635, prit l'habit de dominicain à Bruxelles, le 21 novembre 1658, dans sa vingt-troisième année, et mourut apparemment vers la fin du XVII^e siècle. C'est tout ce que Paquot nous apprend de cet auteur original ; et en effet à quoi servirait de nous délayer, dans 20 ou 30 pages, la biographie d'un moine obscur, et de nous dire, par exemple, en quel année il fit sa première communion, ou célébra sa première messe ? Il existe d'André de Solre un autre ouvrage du même genre dont Paquot donne le titre : *Musæ brabantinæ, seu centum Anagrammata ex uno S. S. D. N. Alexandri papæ auspicato nomine educta ; Mechliniæ, Gisb. Lintsius 1666*. C'est, paraît-il, moins fort. Il ne s'agit ici que de cent anagrammes : aussi c'était son coup d'essai.

Il existe, ou il existait à la bibliothèque de Mons, dans les livres doubles ou de rebut, un nombre d'exemplaires de la *SANCTA FAMILIA*, peut-être le *fonds* de l'édition laissée à quelque couvent. Plût à Dieu, dans l'intérêt de l'auteur, qu'on les ait vendus à l'épicier ! Que serait son livre s'il allait n'être *plus rare* ?

Seb. Jacobi tristium liber acrostichide elegiaca eum habens patientem et morientem cujus livore sanati sumus — à la fin, sur un feuillet non

coté : — *Antuerpiæ, apud Jacobum Meursium*. MDCLXVII. In-4°, 90 pages, plus une gravure des armoiries d'Ambroise Capello, évêque d'Anvers.

Ceci n'est rien en comparaison des œuvres des PP. De Solre et Vanden Stock. C'est tout simplement un poëme latin sur la Passion, dont chaque vers hexamètre commence par une lettre du psaume L ; un énorme acrostiche, depuis *miserere* jusqu'à *vitulos*.

Carmelo-Parnassus in Xenium oblatus eminentissimo ac reverendissimo D. Joanni Gualterio Slusio Leodiensi, utriusque signaturæ referendario sub Alexandro VII, brevium officiali, sub Clemente IX et X ac Innocentio XI, a secretis brevium ministro, prelatoque domestico, nec non S. R. E. Cardinali recenter creato sub titulo S. Mariæ de Scala, præcipuæ congregationis carmelitarum discalceatorum ecclesiæ, etc., per P. F. Hermannum a S. Barbara, carmelitam discalceatum Leodiensem. Leodii, apud Arnoldum Bronckart e regione sororum de Hasques, sub signo angeli custodis, 1687, superiorum permissu. — In-4° lim. 3 feuillets non cotés, 49 pages, plus un tableau plié.

Ce volume n'est pas gros, mais n'allez pas juger de lui sur sa mince apparence. Dans son genre c'est sans doute un chef-d'œuvre inimitable, et qui a dû exciter au plus haut point la jalousie du P. De Solre, dont le livre avait paru l'année précédente. Dire ce que contient de remarquable, ou si vous voulez de drôle le *Carmelo-Parnassus*, ce serait le transcrire en entier. Arrêtons-nous seulement aux morceaux les plus saillants. C'est d'abord, page 11 à 14, une pièce de cent vers en l'honneur du cardinal Slusius, et dont tous les mots commencent par une S.

Salve scriba sacer supremæ, SLUSIE, sedis, etc.

C'était riposter au père De Solre. Puis, à côté du PERRON DE LIÈGE, une suite d'anagrammes, faisant pyramide, sur les mots *Joannes, Gualterius, Slusius, Cardinalis*. Vient alors un feu roulant d'étoiles acrostiches, du plus bel effet, et enfin, pour bouquet de ce véritable feu d'artifice littéraire, un soleil dont je vais essayer de donner une idée. Autour d'un cercle représentant le disque de cet astre, écrivez en rond IOANNES GVALTERIVS SLVSIVS ; de chacune de ces lettres faites le commencement d'un vers dont chaque mot commencera par la même lettre ; ainsi pour premier vers : *Instruit Ignaros, Inopes Iuvat, Im-*

plet *Inanes*. Écrivez ces vingt-quatre vers comme des rayons partant d'un même centre, vous aurez un soleil dans les rayons duquel les mots : JOANNES, etc., seront répétés, en cercle, six fois, comme six auréoles concentriques autour de l'astre. Je ne parle pas d'un poème en écho, de quatre acrostiches en vers formant le mot *Slusius* en croix, en sautoir, en carré, etc., etc. ; d'un panégyrique en prose en l'honneur de S^t Jean-Baptiste, composé de deux mille mots tous commençant par un *I* ; d'un *quintuple* acrostiche très-remarquable, d'un labyrinthe, etc., etc. Et tout cela une pièce de circonstance, un *impromptu* à l'occasion de la promotion du cardinal Slusius ! Ce père de S^{te}-Barbe devait être doué d'une facilité étonnante de jouer avec les mots. De nos jours il eût excellé dans le *rebus* et le *calembourg*, qui ont succédé aux soleils acrostiches.

On a du même père un autre ouvrage cité par M. Peignot, et que je possède également, le *Carmelus Triumphans*, ou les vies des saints Carmes, composées toutes de mots commençant par la première lettre du nom du saint, dans le genre de son panégyrique de S^t Jean-Baptiste.

Parnassi bicipitis de pace vaticinia, Chronographicis, Retrogradis, Achrostichis et Anagrammatis explicata. Libri duo : quorum Prior est de Induciis Belgicis, Posterior de rebus tempore Induciarum gestis : auctore Judoco de Weerdt urbis Antuerpianæ syndico. Antuerpiæ, ex officina plantiniana, MDCXXVI. In-4°, 128 pages et deux feuillets non cotés, avec le privilège et le chiffre de Plantin.

L'auteur, romantique d'alors, soutient dans sa préface qu'il est honteux à un homme de génie de suivre les sentiers battus ; qu'il faut créer du neuf en poésie, et que l'hexamètre ordinaire *a fait son temps*. Semblable à la musique qui, dit-il, est d'autant plus agréable qu'elle est plus compliquée, plus savante, alors que le compositeur a su le plus mêler les tons discordants (1), de même les vers doivent plaire aux yeux et aux oreilles par la difficulté de leur structure. Les anciens ont été modernes à leur tour, et au nôtre nous serons anciens ; ils nous ont laissé les vers saphiques, asclépiades, etc., etc., qui ont été nouveaux, il veut aussi, lui, créer des nouveautés ; puis ces nou-

(1) Josse de Weerdt était digne d'entendre nos opéras modernes.

veautés ne sont pas sans exemple dans les grands auteurs. Virgile n'a-t-il pas fait un vers rétrograde au premier livre de l'Enéide :

Musa mihi causas memora quo numine laeso.

qu'on peut retourner ainsi :

Laeso numine quo memora causas mihi musa (1).

Les vers sibyllins, et quelques arguments des comédies de Plaute sont des acrostiches. L'anagramme était connu des Hébreux, et Lycophron nous montre combien il était cultivé chez les Grecs. De Weerdt s'étend alors sur le mérite des anagrammes, où l'on peut, dit-il, quelquefois pardonner l'omission d'une lettre en faveur de l'élégance et de la justesse du mot. Ainsi, dans celui que Jean Dorat fit de Pierre Ronsard, des quatre *R* deux sont employés seulement :

PIERRE DE RONSARD.

ROSE DE PINDARE.

Dans un autre du même Dorat, sur le pape Grégoire XIII, trois lettres sont omises, *M, S, V* (2) :

GREGORIUS DECIMVS TERTIVS.

DEI GREGIS SECVRI TVTOR.

On y tolère aussi l'addition d'une lettre, comme dans le suivant du R. P. François Bencius, de la société de Jésus,

IGNATIVS DE LOIOLA.

O ! IGNIS A DEO ILLATVS.

Mais assez de la théorie littéraire du syndic Josse de Weerdt; pas-

(1) Virgile a certainement fait là, comme M. Jourdain, *de la prose sans le savoir*. Racine avait-il jamais pensé à faire un *vers monosyllabique*, quand il disait :

Le ciel n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

(2) Il était facile de corriger cet anagramme en disant :

svm Dei gregis securi tutor.

Il est surprenant que cela ait échappé à Josse de Weerdt. Le suivant peut aussi être complété en écrivant :

s. Ignatius de Loiola.

sons à l'examen de son œuvre. C'est d'abord un poème en cent quatre-vingt-quatre vers, dont tous les mots commencent par un *P*, adressé aux archiducs, qu'il est forcé d'appeler *potentissimi principes Patriae patres*, etc., en faveur de l'éternel *P*. Puis des acrostiches quadruples et quintuples sur les mots : ALBERTVS, ISABELLA. D'autres sur AMBROISE SPINOLA, JEAN RICHARDOT, JEAN MANCICIDOR, etc., etc., tous les puissants d'alors, tout ce qui était bien en cour. Enfin des anagrammes et des chronogrammes par douzaines, à foison, comme on devait en faire après une pareille préface.

Cet ouvrage, composé à l'occasion de la trêve de 1609, ne fut imprimé, je ne sais pourquoi, qu'en 1626. Le privilège porte la date du 24 août de cette année.

Chronica gratulatio, pace inter utramque coronam conclusa anno ManibVs Date LILla plenIs: Æn. 6. auctore Gerardo Gromsel, societatis Iesu.— A la fin : *Antuerpiae, ex officina plantiniana Balthasaris Moreti.* MDCLX. In-4° de 52 pages.

Ce livre, publié à l'occasion de la paix des Pyrénées, entre la France et l'Espagne, en 1659, contient six élégies, ensemble de six cent soixante-douze vers; chaque distique donnant le chronogramme 1659. Le tour de force, réellement étonnant, du jésuite Gromsel, se distingue de la plupart de ceux que nous avons cités jusqu'ici, en ce que les vers sont assez coulants et ne paraissent pas trop torturés. Et cependant quel travail ils ont dû coûter! Que de difficultés à vaincre pour conserver toujours le sens et la mesure, en trouvant juste les lettres numérales nécessaires, et cela trois cent trente-six fois de suite!

Remarquons que le P. Gromsel fit paraître son ouvrage deux ans après l'*Imitatio Christi* du père Van den Stock, qui sans doute lui en aura donné l'idée. Mais il va bien au delà de son modèle, qui n'était pas gêné par la nécessité de la mesure.

Dans un vers de l'Enéide, *Manibus date lilia plenis*, il trouve une espèce de prophétie chronogrammatique sur l'événement qui lui sert de sujet; tout comme on avait découvert la loi salique dans l'évangile : « *Les lys ne filent point.* » C'est à propos de pareilles autorités qu'on peut assurer que *tout est dans tout*, et qu'avec un peu de bonne volonté on est toujours certain de rencontrer à peu près ce qu'on cherche : *quaerite et invenietis*.

Poemata, chronometra, anagrammata, epigrammata, et alia his affinia. In monte Parnasso, Typis Musicis. (Sine anno et loco.)
In-8° de 292 pages.

Ce volume est l'ouvrage d'un moine de l'abbaye de Ninove, nommé Van Halen, qui le fit imprimer à ses frais, à Alost, en 1784. Il fut tiré à un très-petit nombre d'exemplaires destinés aux amis de l'auteur. C'est un recueil de vers latins et flamands, la plupart pièces de circonstances, faites à l'occasion de la fête ou du *jubilé* d'un moine ou d'un abbé, ou bien sur les premiers de Louvain, Schellekens, Forgeur, Wuyts, Desmet, Boucqueau, Van Audenrode, le baron de Bartenstein. Puis des chronogrammes à foison, en vers et en prose, en flamand et en latin; mais en général rien de bien saillant, toutes choses faciles même, comparativement aux chefs-d'œuvre d'Herman de St-Barbe et du père de Solre. Je n'y ai remarqué que deux ou trois chronogrammes d'une longueur étonnante, occupant plusieurs pages d'une impression assez serrée. On comprend que pour ce faire il faut éviter les *M*, les *D*, les *C* et les *L*, ce qui doit être assez embarrassant. J'y trouve encore un quintuple acrostiche en vers, donnant cinq fois perpendiculairement :

Mista potens, agnosce deum sub imagine panis.

Cet acrostiche est imprimé à part, sur une feuille pliée, après la page 284.

Quant à l'auteur, les renseignements me manquent; et je laisse à un plus heureux que moi l'honneur d'être son biographe.

Proteus poeticus palindromus, quem sub metro χρονοστικῶ, rite-salutari et vera pro pace, piorum sexcenties repetita, et ultra, denuo sic prosequi suspiria spe fidei fecit Warnerus Oporinus anno

Hls In qVo tanDeM nos Llberet Ipse IehoVa
eX trlbVLatlonlbVs.
(Ps. 37, v. 37, 38).

Rintelii, Typis exscripsit Petrus Lucius, typ. acad., petit in-12, 48 pp. non-cotées.

On connaît le vers protégé de Bauhusius :

Tot tibi sunt dotes, virgo, quot sidera coelo,

dont on peut intervertir les mots de 3312 manières, sans en altérer le sens ni la mesure. Erycius Puteanus le publia chez Plantin en 1617, toutefois en ne le changeant que 1022 fois, nombre égal à celui des étoiles alors connues; et récemment, en 1833, un autre professeur de Louvain, Bekker, le fit réimprimer chez Vanlinthout et Vandenzande, in-32 de 74 pages. Le protégé d'Oporinus est du même genre, mais il présente encore la difficulté vaincue d'en avoir fait un chronogramme. De plus, les vers sont disposés de cette façon, qu'en prenant successivement le premier mot de chacun d'eux, on fait aussi un vers; le voici :

IesV, DVX VITae, fer tV noVa teMpora paCIIs.

Il est imprimé de 670 manières différentes; mais je suis persuadé qu'on est loin d'avoir épuisé les combinaisons possibles. Ce petit livret a paru à Rinteln sur le Weser, en Wesphalie, en 1638. Il est dédié à Auguste, duc de Brunswick-Lunebourg, par son auteur Werner Oporinus, *pastor Redenus*. Je le crois très-rare, au moins dans ce pays. L'exemplaire que j'ai sous les yeux provient de Techener, et figure sous le n° 843 de son bulletin.

En français, où très-peu d'inversions sont permises, ce genre littéraire est à peu près impraticable. Je n'en connais qu'un exemple, encore est-il en prose, c'est la fameuse déclaration du Bourgeois gentilhomme : *Belle marquise, etc.*

LVDVS FORTVNAE *ad recreandam societatem latinis versibus omnibus in contrario sensu retrogradis exhibitus et in tres libros distributus, authore Joanne STVRMIO Mechliniano, medicinae doctore et in alma universitate Lovaniensi Matheseos professore ordin. Lovanii, typis Francisci Simonis, 1633, in-4°, 192 pages.*

Vous connaissez ces caramels portant des demandes, auxquelles d'autres caramels fournissent les réponses. Ce livre est absolument la même chose, mais un peu plus compliquée. Essayons de la faire comprendre.

C'est d'abord une série de questions, comme : *an sis futurus fortunatus in vita tua? an uxor quam ducturus es sit bona, an mala? an haec puella sit virgo?* Chaque question vous renvoie à un nom de roi ou de reine : *vade ad reginam Dido; vade ad regem Turnum*, etc., en nombre de 21, formant, pages 14 à 16, 21 cases. Chaque case contenant le nom d'un roi vous renvoie à un nom de ville : *quaere Parisios; quaere Nivellam*. Ces noms de ville, au nombre de 21, se trouvent chacun en tête d'une page contenant encore 21 cases, dont vous choisissez l'une. Celle-ci vous renvoie à l'une ou l'autre des 21 pages, cotées de A à Z, et présentant chacune une pyramide ou triangle formé encore de 21 cases désignées par des mots baroques, commençant par la lettre en tête de la pyramide : *in triangulo g quaeratur GABEL*. Vous trouvez la case GABEL dans le triangle g; elle vous renvoie à un distique qui sert enfin de réponse. Ces distiques sont divisés en 7 séries de 63 distiques, chaque série portant le nom d'un des Sages de la Grèce. Voyons un exemple : *an expediat ducere uxorem? vade ad regem Priamum*. Le roi Priam répond : *quaere Hallas*. Je choisis une des 21 cases de Halle, elle me dit : *in triangulo K quaeratur KYATIS*. Je cherche KYATIS dans le triangle K, il répond : *quaeratur BIAS, versu 23*. Ce 23^{me} distique de la série BIAS me dit :

*Conjugio tua sit fausto, non morbida, virgo
Integra, non isthaec te scabie inficiet (1).*

(1) Un livre flamand du même genre a été décrit dans les *Annales de la bibliothèque royale*, 1842, pag. 318.

Tout cela a pu paraître très-beau et très-savant ; mais à tout prendre, je préfère encore les caramels modernes, qui vont droit au but, aux rois et aux villes de Jean Storms, qui vous renvoient d'Hérode à Pilate, comme les articles de l'*Encyclopédie*. Le médecin malinois a cependant un avantage incontestable sur les poètes-à-gages de nos confiseurs, c'est que ses distiques sont *rétrogrades*, — n'allez pas prendre ce mot pour une insulte, — c'est-à-dire qu'ils peuvent se lire également à rebours. La mesure reste et le sens change ; ainsi les deux vers cités plus haut deviennent :

*Inficiet scabie te, isthaec non integra virgo,
Morbiba, non fausto sit tua conjugio.*

Or, comme il y a dans chaque livre 7 séries de 63 distiques, les trois livres donnent 1323 distiques de cette espèce ; et, certes, un pareil tour de force n'était pas chose facile à exécuter.

Ce Jean Storms était le poète rétrograde par excellence, il avait débuté dans ce genre, en 1618, par une élégie sur la comète, imprimée d'abord à la suite de *Erycii Puteani de cometa anni 1618, paradoxologia*, Colon., 1619, in-8°, puis réimprimée avec quelques pièces du même genre à la fin du volume qui nous occupe. On a de cet auteur *original* différents ouvrages qui se classeraient très-bien dans notre spécialité des bagatelles difficiles ; tel est entre autres son *de accurata circuli dimensione et quadratura, cum silvula epigrammatum, aenigmatum, aliorumque versuum de numeris, ad animum partim instruendum, partim recreandum, inventis*, etc., *Lovanii, typis Francisci Simonis*, 1633, in-4°, 12 feuillets non cotés, 72 pages. Sa quadrature du cercle, question qui a fermenté dans toutes les têtes un peu excentriques, se refuse à toute analyse. C'est un poème, poème si vous voulez, moitié chiffres moitié vers, d'une bizarrerie incroyable. Malgré tout le respect qu'en notre qualité d'antiquaire nous avons pour les vieilles choses en général et pour la vieille université de Louvain, l'*alma mater* de Juste Lipse et d'Erycius Puteanus, en particulier, nous avouons cependant que, si un professeur ordinaire de mathématiques de nos universités modernes se permettait une pareille *plaisanterie*, il s'exposerait fort à être transféré à l'université de *Gheel*.

Jean *Storms* ou *Sturmius* était Malinois. Paquot nous apprend qu'il naquit en 1559 ; qu'il fut successivement professeur de philosophie au collège du Lys, à Louvain, régent du même collège, docteur en médecine, professeur de mathématiques ; qu'il se maria, perdit sa femme, se fit prêtre, devint chanoine de Cambray, puis de St-Pierre de Louvain, où il mourut dans sa 91^{me} année. Il fut enterré près de sa femme dans l'église de St-Quentin, à Louvain. La liste de ses ouvrages se trouve dans Paquot.

Rhetorum collegii S. Adriani oppidi Gerardimontani in Flandria poesis anagrammatica sub Quintino Dvretino insvlensi monasterii eiusdem S. Adriani ordinis S. P. Benedicti Presbytero religioso. Antuerpiae, apud Petrum Bellerum. MDCLI. Superiorum permissu, in-8°, 8 feuillets non cotés, 392 pages.

L'anagramme était chose fort à la mode vers le milieu du XVII^{me} siècle, et huit ans avant l'impression de ce volume, Érycius Puteanus lui-même en avait fait le sujet d'une dissertation bien ardue, bien savante, toute hérissée de grec et d'hébreu, comme il convenait à un gros bonnet de l'*alma mater* de Louvain (1). On aime à suivre les exemples des *grands* ; aussi un professeur de rhétorique du collège de St-Adrien, à Grammont, crut faire merveille en dirigeant ses élèves dans la confection d'un recueil d'anagrammes de 392 pages. Figurez-vous un pédagogue de nos jours, qui s'aviserait de faire des *rebus* par ses écoliers, et vous aurez, quant à l'utilité du travail, la mesure de celui que faisait faire ce bon Quentin Duret ou Duretinus, de Lille.

Parmi les *tours de force* de ce recueil, je mets en première ligne ces mots *Jesus salvator mundi*, anagrammatisés de cent manières différentes. Ce n'était pas mal pour des élèves ; mais n'oublions pas que le professeur a pu leur être un peu en aide. Viennent ensuite les litanies de la Sainte-Vierge arrangées de la même manière : *domus*

(1) *Erycii Puteani de anagrammatismo quae cabalae pars est, diatriba, amoenitatis causa scripta, utilitatis edita, etc. Bruxellae, typis Joan. Mommarti MDCXLIII, cum approbatione et privilegio. (Petit in-12, 84 pages.)*

aurea — sum aura deo : foederis arca — sacra dei fero, etc., etc.; puis des anagrammes sur les noms de saints et saintes, parmi lesquels nous citerons celui-ci :

DIVUS IGNATIUS.

UT IGNIS AVIDUS.

dans lequel le bon Duret, qui n'y entendait pas malice, n'avait sans doute vu que du feu.

L'approbation de ce recueil fut donnée par Antoine Sanderus, le 8 décembre MDCL. Les termes de cette approbation sont assez curieux ; après avoir rappelé combien les Bénédictins ont été utiles aux progrès des lettres et des études, il en donne pour exemple le recueil du père Duret. J'aime à croire pour Sanderus qu'il n'a cru faire là qu'une politesse littéraire.

R. CHALON.

Joannis Sturmii precatio propace, per versum protheum et numeralem pro anno 1640. Qui variat 500 modis et ultra. (Sine anno et loco.)
Petit in-4°, imprimé par demi-feuille, 30 pages non cotées.

Deux ans après que Werner Oporinus eut fait paraître à Rinteln, son vers protégé (1), Jean Storms, alors chanoine de S^t-Pierre à Louvain, et âgé de 81 ans (2), voulut aussi essayer de conjurer le fléau de la guerre en invoquant le ciel sur toutes les notes de la gamme.

Dent hls MoX SanCtI regIonlbUs Vt Venlat paX !

S'écriait-il, en retournant les mots de cinq cents manières différentes. Mais le ciel était peu sensible aux vers protégés ; et ce fut huit années après seulement que la paix de Munster, en 1648, mit trêve, pendant quelque temps, aux malheurs épouvantables qui désolaient la Belgique et l'Allemagne depuis un quart de siècle.

A la suite du poème protégé se trouve une petite pièce de vers latins de quatre pages :

DE INSULIS IN CIVITATE LOVANIENSI EXISTENTIBUS.

*Quinque et quattuor extunt Grudia insulae in urbe ,
Quae Diliae fluvii disjunctis partibus ortae.
Prima domos Begginarum capit insula septem.
Altera at illarum collegia pulchra, domosque :
Ulteriusque extensa molam molitoris, et aedes,
Prataque, et insignes aliorum continet hortos.
Tertia comprehendit Patres Domini-insula-canos, etc.*

Que dites-vous de ce *Domini-insula-canos*, de ces pauvres Dominicains coupés en deux pour faire le vers ? C'est là une de ces licences poétiques qui laissent bien loin derrière elles les *hardiesses* du romantisme moderne. Nos poètes chevelus ne seraient-ils en effet que des *perruques*, à côté du chanoine de S^t-Pierre ?

(1) Voir ci-dessus.

(2) Voir ci-dessus.

Cet opuscule de Storms est resté inconnu à Paquot, et ne se trouve pas dans le catalogue de la bibliothèque Van Hulthem, où, par parenthèse, M. Voisin a confondu notre Jean Storms, malinois, avec un autre J. Storms, ou Sturmius, qui vivait un siècle auparavant.

Applausus metricus, chronometro, ac metro-achrostice congratulatorius, illustrissimo ac reverendissimo domino, domino Felici-Guilielmo Brenart, ex-senatore regis Mechliniae, et collegiatae ecclesiae Lyris decano, XVII. Brugensium episcopo, perpetuo ac hereditario Flandriae cancellario, etc., cathedram solemniter adeunti a fratribus CapVCInIS, qVI De familia brVgensI reverenter exhibitus.

brVgIs Me praeLo Dabat Van praet, sUb sCVto aVstrIaCo,
in-4°, 18 pages.

Hommage des capucins de Bruges, à l'évêque Félix-Guillaume Brenart, qui remplaça en 1777 l'évêque Caimo, mort le 22 décembre 1775. Toujours des chronogrammes, des anagrammes et des acrostiches; mais parmi ces derniers quelques-uns de très-remarquables.

Vox laeta acclamans, amans : ac devota vota. Illustrissimo ac reverendissimo domino D^{no} Josepho Anselmo Francisco Werbrouck : e benignissimi Dei, apostolicae quoque sedis gratia, decimo ruraemundorum episcopo, ac primati Geldriae. Ita hoc anno seculi decimi octavi quadragesimo tertio ac vigesima nona septembris Ipris peruncto. Hic meritissimo ac perenni observantia colendissimo praeambulum.

Nuper quaerebam, quis erit, quoque quando petebam

Praesul? narrabat fama, metrumque dabat :

HoC noster LVCens apparet epIsCopVs anno.

Nomina quaerenti, respondit voce sequenti :

JosephVs anseLMUs franCisCUs WerbroUCK.

Nomina quae dederat, Carmen et annus erat.

Ideo vivat ! Geldria canat, ac te Deum laudamus.

VIrtVs eXaLtat Joseph WerbroVCK aD InfVLam.

Hunc ita plaudo, laudo, clamore, amore, more, ore, re.

In-4°, 10 p. Recueil de pièces offertes par un certain Johannes Baptista Schiffer, *ludimagister gelriensis*, à Joseph Anselme François Werbrouck, nommé 10^{me} évêque de Ruremonde en 1743. Outre les difficultés ordinaires, les chronogrammes et les anagrammes, que l'auteur a abordés franchement et dont il s'est tiré à merveille, se trouve ici une pièce de vers en *écho* assez remarquable.

*Epicinia poetica illustrissimo ac reverendissimo domino domino praeclare accrescenti Josepho Anselmo Werbrouck eruditissimo sacrae theologiae et juris utriusque licentiatu e canonico graduato, etc., etc. Iprensi Ruremundensium nuperrimo antistiti decimo, Gelriae primati, etc., etc., nunc novis pontificiis regiisque auspiciis decimo quarto Antverpiensium episcopo; in communi tum cleri tum populi Antverpiensis applausu a suis in Christo filiis, ordinis sanctissimi salvatoris, alias sanctae Brigittae; conventus S. Mariae ad S. Crucem in Hoboque, gratulabunde, et cordialiter exhibita. anno domini MDCCXLVI. Antverpiae. Typis Antonii Josephi Du Caju, prope Bursam. In-4°, 24 pages non cotées, y compris les armoiries gravées du prélat avec cette devise : *fortiter et suaviter*, renouvelée de nos jours par l'évêque actuel de Tournay, M. Labis.*

Trois ans après sa nomination à l'évêché de Ruremonde, Joseph Werbrouck était promu au siège d'Anvers; et les moines de S^{te}-Croix à Hoboken lui adressaient, suivant l'usage, leur congratulation poétique et anagrammatique. Ce petit recueil, qui du reste ressemble à tous les autres, contient un poème de 173 vers dont tous les mots commencent par un C; puis, et ceci est du nouveau dans nos explorations drôlatiques, quatre pièces de vers dans lesquelles la syllabe *cor* (cœur) se trouve remplacée chaque fois par le signe *cœur*, imprimé en rouge. Ces syllabes sont disposées de manière que, dans la pièce entière, leur ensemble fait un grand cœur.

Illustrissimo ac reverendissimo domino D^{no} Guilielmo Philippo de Herzelles, nuper abbati praenobilis abbatae Sanctae Gertrudis Lovanii, per tres annos ultra tria lustra statuum Brabantiae assessori et deputato ordinario; nec non celeberrimae universitatis Lovanii privile-

giorum conservatori et judici : nunc pontificiis, regiisque auspiciis subditorum omnium votis et applaudentis populi sincera gratulatione exoptato denominato confirmato et inaugurato Antverpiensi episcopo decimo tertio applausus panegyricè gratulatorius patri suo exhibitus et oblatus a suis in Christo filiis, ordinis sanctissimi Salvatoris alias Sanctae Brigittae conventus S. Mariae ad S. Crucem in Hoboque eidem se et corda sua offerentibus. Antverpiae, typis Antonii Du Caju, prope Bursam.

In-4°, 18 pages, y compris les armoiries gravées de l'évêque.

Encore un compliment des moines de Hoboken, à un évêque d'Anvers, Guillaume de Herzelles, nommé à ce siège en 1743. Pièces dans le même genre que celles offertes trois ans après à Werbrouck, et dont nous venons de parler. Un *poème* de 38 vers dont tous les mots commencent par un G ; un autre de 35 vers dont tous les mots commencent par un P ; puis deux petites pièces avec des *cœurs*, qui cette fois, ne sont pas imprimés, mais faits à la main dans des espaces laissés par le typographe.

Carmen congratulatorium in adventu excellentissimi illustrissimique domini d. Joannis Baptistae, Josephi, Ignatii, Antonii, Oswaldi Christiani, S. R. I. comitis de Berg, Hohenzolleren, Sigmaringen, Marchionis Bergarum ad Zomam, supremi domini Territorii Boxmerani, comitis de Veringen, Walhain, et Champlite, liberi baronis de Bylant, Haigerloch, Werstein, Peruez, Domini de Dixmudâ, Haeps, Sambeeck, Bransel, Brainlaleut, Millingen, Panderen, Gendringen, Etten, etc., etc. Ducatus Geldriae, et comitatus Zutphaniae, Archi-Vexillarii haereditarii, et S. R. I. Archi-Camerarii, etc., etc., etc.

Dum jam bonarum omnium disciplinarum et laudatarum artium peritus, itineris sui Ephemeride absolutâ, post sex annorum absentiam Matrimonio noviter junctus apparatu magnificentissimo revertetur cum excellentissima, illustrissima ac amabilissima domina Neosponsâ in supremum suum Territorium Boxmeranum.

Bruxellis, Typis Andreae de Vos typographi in Platea Scutariorum ad insigne Bibliorum sacrorum. MDCCXLVII. In-4°, 16 pages.

Compliment du curé de Boxmeer à son seigneur le comte de Berg, à l'occasion de son mariage avec la comtesse de Lodron. C'est d'abord

un épithalame , en vers latins , dialogué entre *Xaverius* et *Calliope*, puis un quintuple acrostiche de ce chronogramme :

*DIV VIVat, VoVeO, Joannes baptIsta CoMes bergensIs noVIter
JVn CtVs.*

Ensuite une pièce de vers flamands, dans laquelle la syllabe *hart* (cœur) est remplacée par la figure d'un cœur. C'était l'époque où l'on mettait des cœurs partout, enflammés, percés d'une flèche comme des aloyaux à la broche, rôtis, à toutes sauces. Actuellement, cet emblème de la galanterie, qui faisait ressembler les boudoirs des belles à la boutique d'un restaurant, est passé du genre profane dans le genre sacré, et les cœurs amoureux sont devenus des *sacrés cœurs*.

Une pièce de vers *français* termine la chose; mais de *vers français* comme en devait faire un curé du Brabant septentrional :

L'amour s'étant glissé dans Munich *en Bavière*,
Y lança ses *rayons*, jusqu'au font (*sic*) du palais,
Blessant non-seulement *le Berger la Bergère*,
Mais les princes surtout en sentirent les traits.....
Ce fut par cet enfant qu'aussi son Excellence
Le comte de Berg fut touché du Dieu d'amour.

En voilà plus qu'il ne faut pour juger du talent poétique du bon curé, qui fait du palais de Munich une étable ou une bergerie... Mais alors on fourrait aussi des bergers partout. Ce chef-d'œuvre est signé par un chronogramme.

Vers nVptlaLes qVe VoVs offre aVssI Le CVré De boXMeer.

Gratulatio in inaugurationem per-illustris ac rmi domini D. Gasparis Nemii episcopi Antverpiensis, et praesulis Monasterii B. Mariae Loci S. Bernardi ad Scaldim a religiosis eiusdem Monasterii exhibita.

Antverpiae, apud Guilielmum Lesteenium. MDCXXXV. In-4°, 30 pages non cotées.

Ce recueil de pièces de circonstance offertes par les moines de

St-Bernard à leur évêque et abbé, Gaspard Nemius, à l'occasion de son installation comme évêque d'Anvers, contient plusieurs morceaux dans le genre des niaiseries difficiles, entre autres deux acrostiches très-compiqués. J'y remarque en passant, cet éloge un peu hyperbolique de la ville d'Anvers :

*Quod sol in astris, gemma quodque in annulo est,
Hoc inter urbes aurea est Antverpia.*

Le moine de St-Bernard était sans doute un anversois. Au reste, anversois ou autre, il en est de même à peu près pour tous; chacun, plus ou moins, se fait de sa ville natale, de son clocher, un centre autour duquel vient se grouper le reste du monde. Ce moine disait d'Anvers, comme nos voisins d'outre-Quévrain de leur pays :

Je suis français, mon pays avant tout!

Patriotique refrain, qui n'est au reste que la traduction élégante d'un vieux dicton latin : *Cuique bene olet stercus suum!*

Metamorphosis Angelica Mariana in ter mille figuras transformata qVam BrVgIs eXhIbVIt JVLeVs De Cesar XI aVgVstI. Petit in-8°, 6 pages liminaires, 100 pages, et 2 pages d'errata.

Voici qui est vraiment prodigieux; et l'on pourrait crier au miracle à meilleur marché! Il faut le voir pour le croire. Les lettres qui composent cette phrase : *ave Maria gratia plena, Dominus tecum*, anagrammatisées, retournées de TROIS MILLE TROIS CENTS manières différentes, présentant toujours un sens applicable à la vierge Marie! Chaque page contient trente et une anagrammes, en trente et une lignes, dont les premières lettres forment, en acrostiche, la phrase anagrammatisée : *ave Maria, etc.*

Cette anagramme-monstre est l'ouvrage d'un Dom Luc de Vriese, abbé des Dunes à Bruges. Elle fut publiée dans cette ville, en 1711, par un médecin, nommé Pierre Smidts, qui fit hommage du livre à l'abbé, son auteur. Il raconte dans sa dédicace, que le manuscrit

lui étant tombé dans les mains : *Non exigua jucunditate intelligo, vir devotissime, Te solum et unicum hujus scripti esse auctorem, neque alia mente pium hunc laborem a te, antequam ad dignitatem abbatialem perveneras, fuisse susceptum, quam ut animum importunitis tum Receptoris, tum Oeconomi, aliisque functionibus distinctum, hoc tibi grato occupationis genere quod plerique tormentum ingenii esse delirant, tu dulciter resiceres, ociumque, quod Monachis exitio esse solet, huic pietatis exercitationi impenderes. Nefas fore duxi hoc scriptum singulari tuae devotioni concinnatum sine aliorum fructu, praedam blattis tineisque committere.*

Le brave médecin Smidts fit imprimer le manuscrit pour le sauver des mites et des blattes, l'intention était bonne; mais combien d'exemplaires de son édition ont-ils jusqu'à présent échappé à l'épiciier, cette *blatte* impitoyable de nos chers bouquins? Puisse le bulletin de Vandale réjouir les mânes de l'abbé des Dunes, en exhumant encore une fois son œuvre oubliée, et en en sauvant quelques exemplaires, s'il est possible!

Par précaution, m'est avis de confier le mien à notre excellent relieur Schavaye. Un bel habit est la meilleure sauvegarde d'un livre contre la gent épicière.

Apollinis spiritualis oraculum de Lumine Dei luminosum, de melle coeli mellifluum, gratis plenum odoribus condimentum, et morum flos hic, nectar qui sensibus halat, sive. re^velatio^l p^eat^ais^v, praefulgidis mentis ornamentis plena, et gloriosis Crucis mysteriis passim decora et adornata : oblatio votiva curiosis cujusvis status Philomusis pro praepostera sequentium annorum in saecula saeculorum strena D. IACOBI POCHET liber unicus, tres alios, calamo quidem, sed nundum typis exaratos, praecedens. Bruxellae, typis Joannis Mommarti, 1651.

Petit in-8°, liminaires 16 pag. non cotées. 367 pag. et 4 non cotées.

Recueil d'épigrammes en vers latins, contenant des préceptes de morale ou de piété, et ornées d'acrostiches et d'autres singularités du même genre. L'auteur affectionne surtout la figure d'une croix

formée par deux mots qui se coupent à angles droits, de cette manière :

		P
T	V	I
I	I	E
DOMINI	OMNIA	VIRTVTE
O	C	A
R	E	T
E	S	E

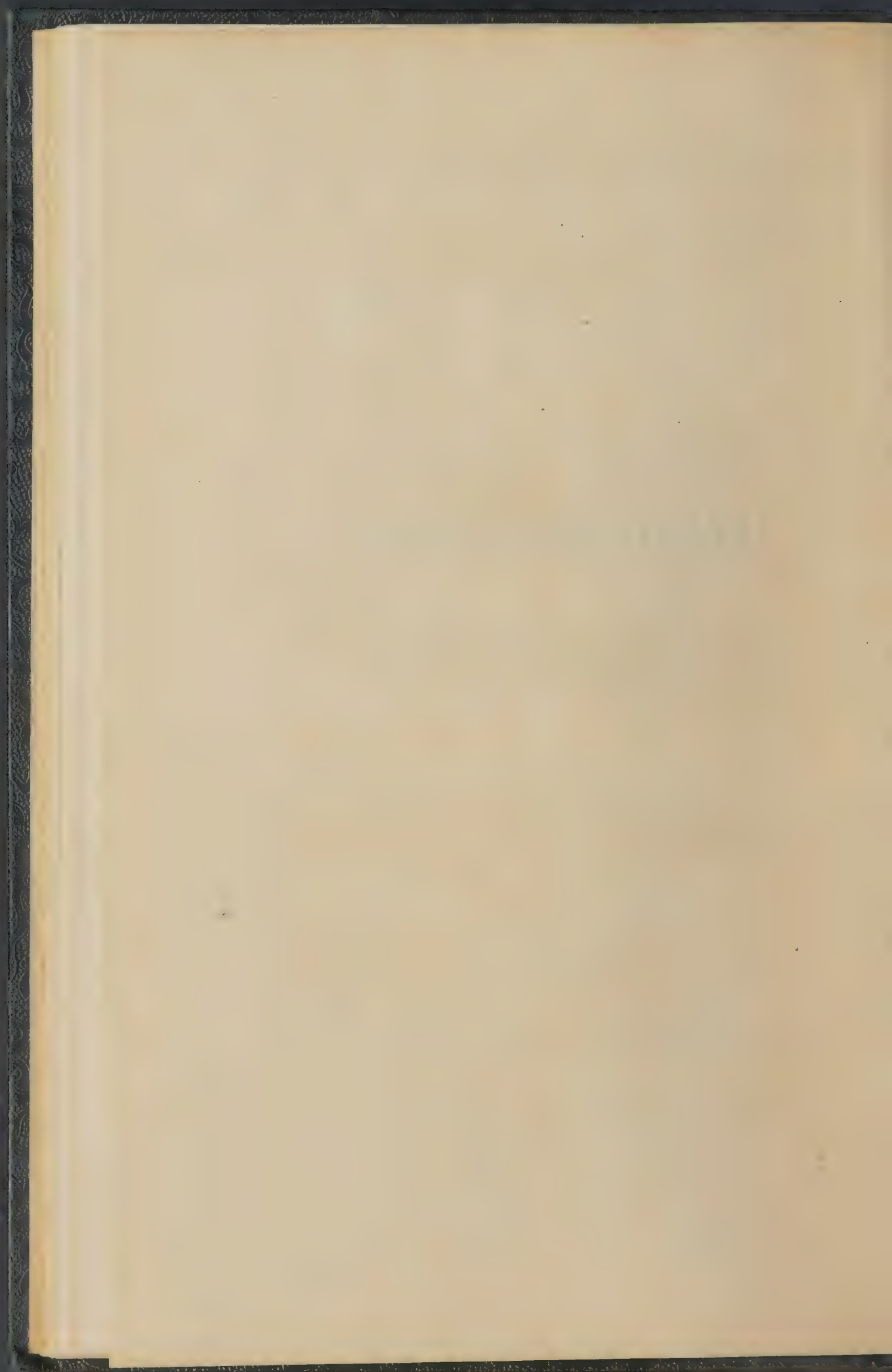
Ce jeu ne présente guère de difficultés, puisqu'il suffit que la même lettre se rencontre au milieu de chacun des deux mots; aussi l'auteur ne s'en fait faute, il en a rempli tout son livre.

Jacques Pochet est une des *gloires* de la ville de Mons; gloire dont ne parlent ni Foppens, ni Paquot, ni M. Goethals, mais à laquelle de Boussu a consacré les lignes suivantes, qui ne nous apprennent pas grand'chose :

« Jacques Pochet : il composa les *Oracles du spirituel Apollon*, imprimé à Bruxelles, en 1651. » *Histoire de la ville de Mons*, page 431.

Les trois autres volumes de Pochet n'ont sans doute jamais vu le jour. C'était trop du premier.

L'Hôtel-de-Ville de Mons.





C. C. Pugh & Co.

L'HOTEL-DE-VILLE

DE

MONS.

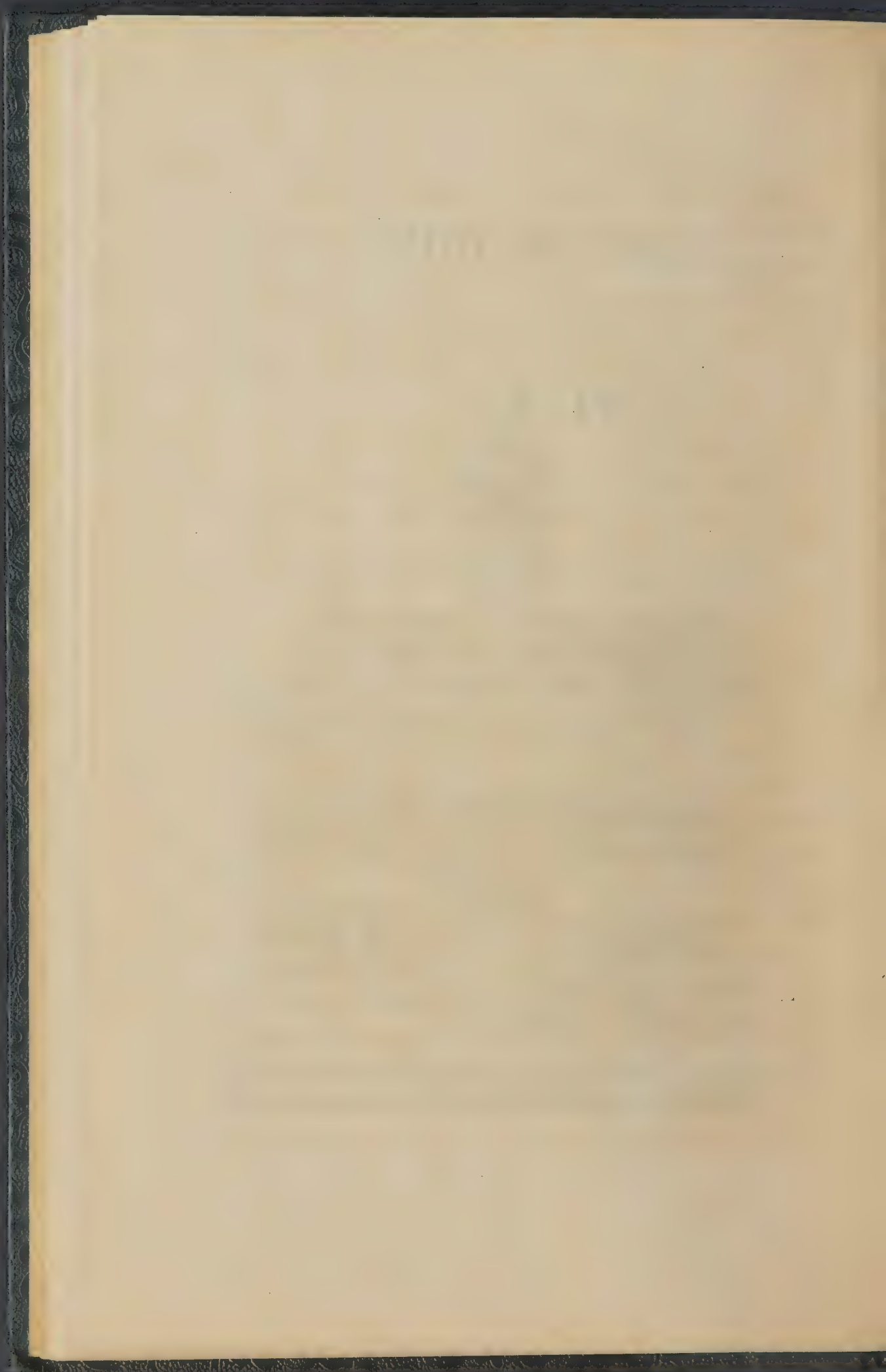
NOTICE EXTRAITE DU MESSAGER DES SCIENCES HISTORIQUES DE BELGIQUE.



Gand ,

L. HEBBELYNCK, IMPRIMEUR DU MESSAGER DES SCIENCES HISTORIQUES DE BELGIQUE,
Vieille Citadelle , 48.

—
1843.



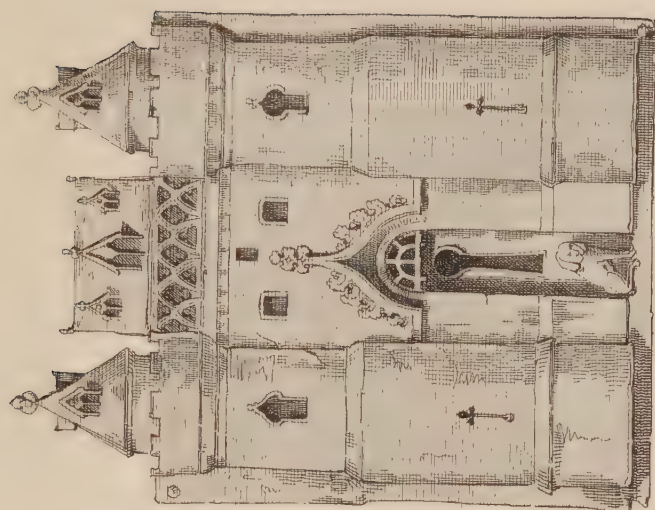
La façade de l'hôtel-de-ville de Mons, sans être une œuvre bien remarquable d'architecture ogivale, n'est pas cependant tout-à-fait indigne d'attention. Elle se compose d'un rez-de-chaussée, percé d'une porte centrale, ayant de chaque côté quatre fenêtres en ogives divisées par des menaux de pierre. Au-dessus de ce rez-de-chaussée est un étage, présentant une rangée de dix fenêtres également ogivales. Entre chaque fenêtre, tant du rez-de-chaussée que de l'étage, se trouve une niche, jadis surmontée d'un dais à clocheton, et destinée à contenir une statue; mais ces clochetons légers, qui faisaient le principal ornement de la façade, ont été supprimés, par motif d'économie, lors de la réparation faite au bâtiment de l'hôtel-de-ville, en 1823. Un toit d'ardoises a remplacé l'ancien toit de tuiles, emporté par une tempête en 1606. Ce toit est percé de quatre fenêtres de grenier, et surmonté d'un dôme ou campanille, construit en 1718, et par suite d'une

résolution du conseil de ville, en date du 27 du mois de septembre de cette année. Ce campanille, tout moderne et qui fait un effet assez baroque sur un monument ogival, avait seul trouvé grâce auprès de notre historien, le classique Paridaens. « C'était, disait-il, le seul titre qu'avait l'hôtel-de-ville à l'attention, etc. (1). » Il est vrai que le même Paridaens traite le jubé de St^e-Waudru, le chef-d'œuvre du grand sculpteur Dubreuque, de masse lourde et informe. Il eut sans doute, par contre, trouvé sublime l'*escalier-bastion*, aux longues lignes droites et classiques, raboté comme un meuble du temps de l'Empire, dont on vient de masquer le magnifique portail de cette église (2). On ne doit point disputer des goûts.

L'hôtel-de-ville actuel a remplacé un bâtiment plus ancien, érigé, en 1322, sur l'emplacement de l'hôpital Jehan Vilain. S'il fallait en croire De Boussu, et tous nos annalistes que se copient servilement les uns les autres, sa construction daterait de 1440; mais voici quelques indications qui paraissent prouver que cette date est erronée, au moins en ce qui concerne la partie principale de l'hôtel-de-ville, celle à front de rue. J'ai pu me procurer ces indications grâce à la complaisance de M. l'archiviste Lacroix, qui a bien voulu mettre à ma disposition la table analytique qu'il a faite des *RÉSOLUTIONS DU CONSEIL DE VILLE*, travail considérable et pour lequel il mérite la reconnaissance de tous ceux que s'occupent de recherches historiques. Comment concilier en effet avec De Boussu :

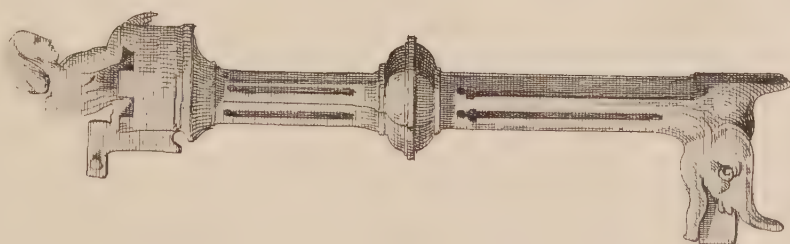
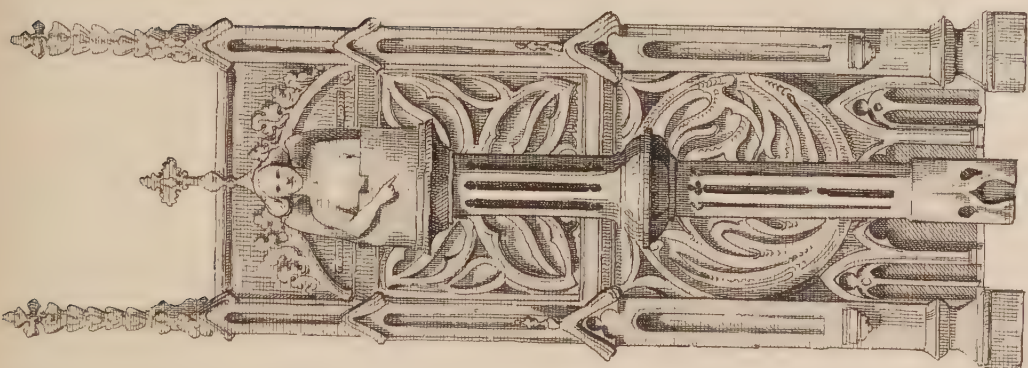
(1) Mons sous les rapports historiques, etc., etc., par F. Paridaens, 1819; in-8°, pag. 139.

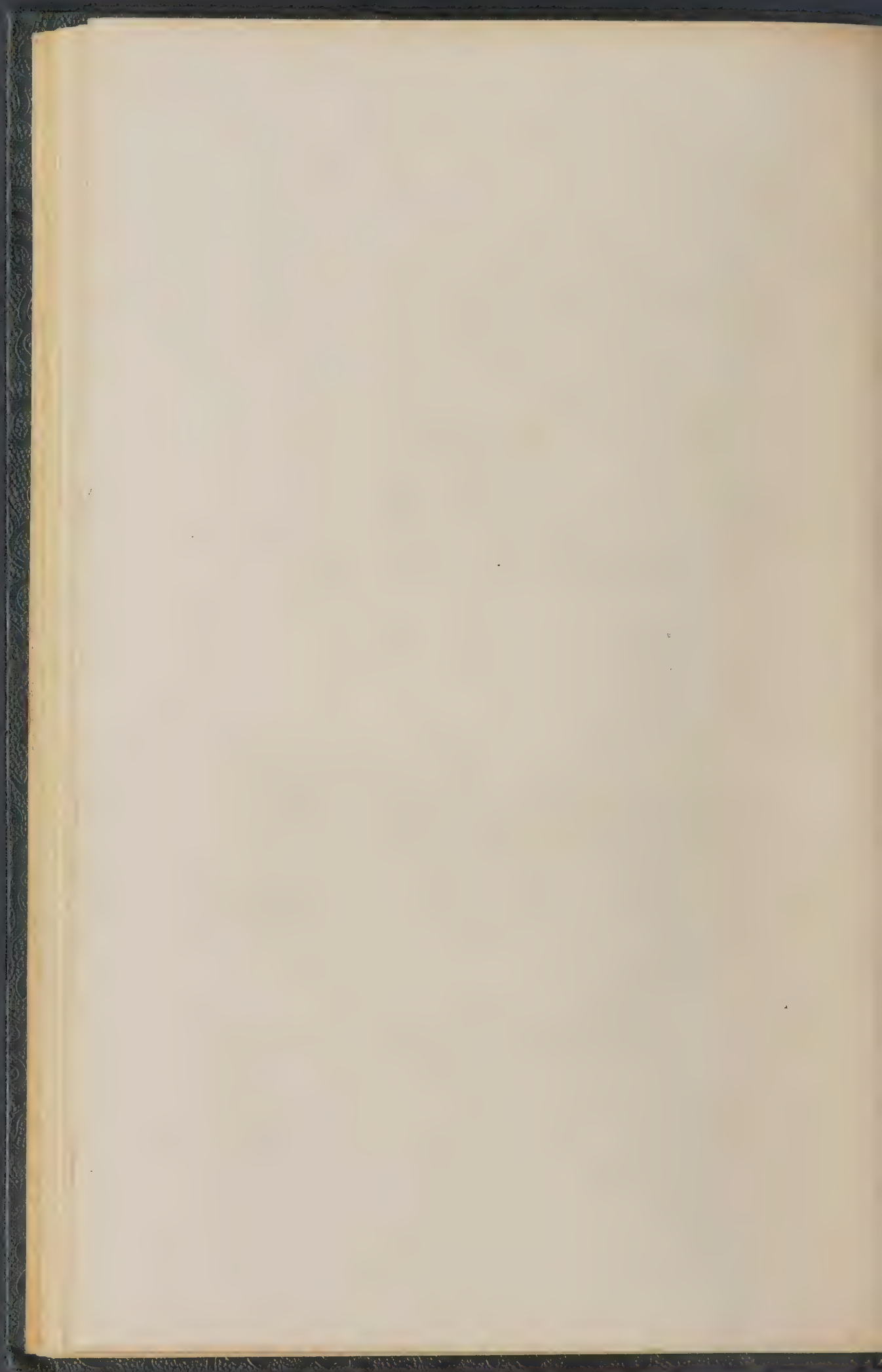
(2) Les Montois *doivent* cet escalier à M. Decraene, architecte à Tournai.



1.2. inghena. 12.

1.3. inghena. 13.





1° La délibération du 10 avril 1458, dans laquelle on discute *si on commencera l'hôtel de ville à front de rue*, — résolu de faire venir *un maître* de Bruxelles. (C'était, paraît-il, déjà la mode alors de faire venir à Mons des entrepreneurs et des architectes étrangers.)

2° La délibération du 6 mai 1458 — si on jettera les fondements cette année ?

3° La résolution du 9 juin suivant — décidé qu'on abattra la chapelle (1) pour la construction de l'hôtel-de-ville.

Ce ne serait donc pas en 1440, mais bien en 1458 et années suivantes que l'hôtel-de-ville actuel aurait été bâti par un architecte bruxellois, dont, par malheur, les résolutions du conseil ne disent pas le nom, et qui serait peut-être bien le même que celui à qui l'on doit l'église de S^{te}-Waudru, commencée, dit-on, vers 1460. C'est une remarque faite souvent, mais dont on n'a pas encore donné une explication bien satisfaisante, que le nom des architectes des monuments gothiques est resté presque toujours inconnu.

Il y a environ un an, un habitant de Mons, M. l'avocat Wins, présenta au conseil communal un projet pour la restauration de la façade de l'hôtel-de-ville. Il proposait, entre autre, de rétablir les dais, de placer dans les niches les statues des hommes les plus remarquables qui avaient vu le jour à Mons, de substituer au balcon moderne un autre plus en harmonie avec le style de l'édifice, etc., etc. L'exécution de ce projet, que l'état déplorable des finan-

(1) Sans doute l'ancienne chapelle échevinale que la chapelle actuelle, dite de S^t-George, a remplacée.

ces de la ville rendait impraticable, fut indéfiniment ajournée.

La serrure et le marteau, dont nous donnons ici la gravure, se trouvent à la porte de l'hôtel-de-ville, et paraissent contemporains de sa construction. La serrure représente les armes de Mons, qui sont de gueules au château d'argent, avec un chien lionné sous la herse, comme emblème de la fidélité des habitants à leurs souverains. Ce sont deux pièces de serrurerie très-curieuses et dont le dessin nous a paru digne de figurer dans ce recueil.

On remarque encore sur la façade de l'hôtel-de-ville et près de la première fenêtre à gauche de la porte principale, fenêtre dont a fait aujourd'hui l'entrée du corps-de-garde, un ouvrage de fer forgé assez singulier; c'est une petite figure de singe accroupi, d'un pied de haut environ. Je n'ai jamais pu deviner l'usage ni le symbolisme de cet hiéroglyphe municipal.

R. CHALON.

MONNAIES
DE
PHILIPPE II,
COMME COMTE DE HAINAUT,
FRAPPÉES A MONS DE 1377 A 1387.

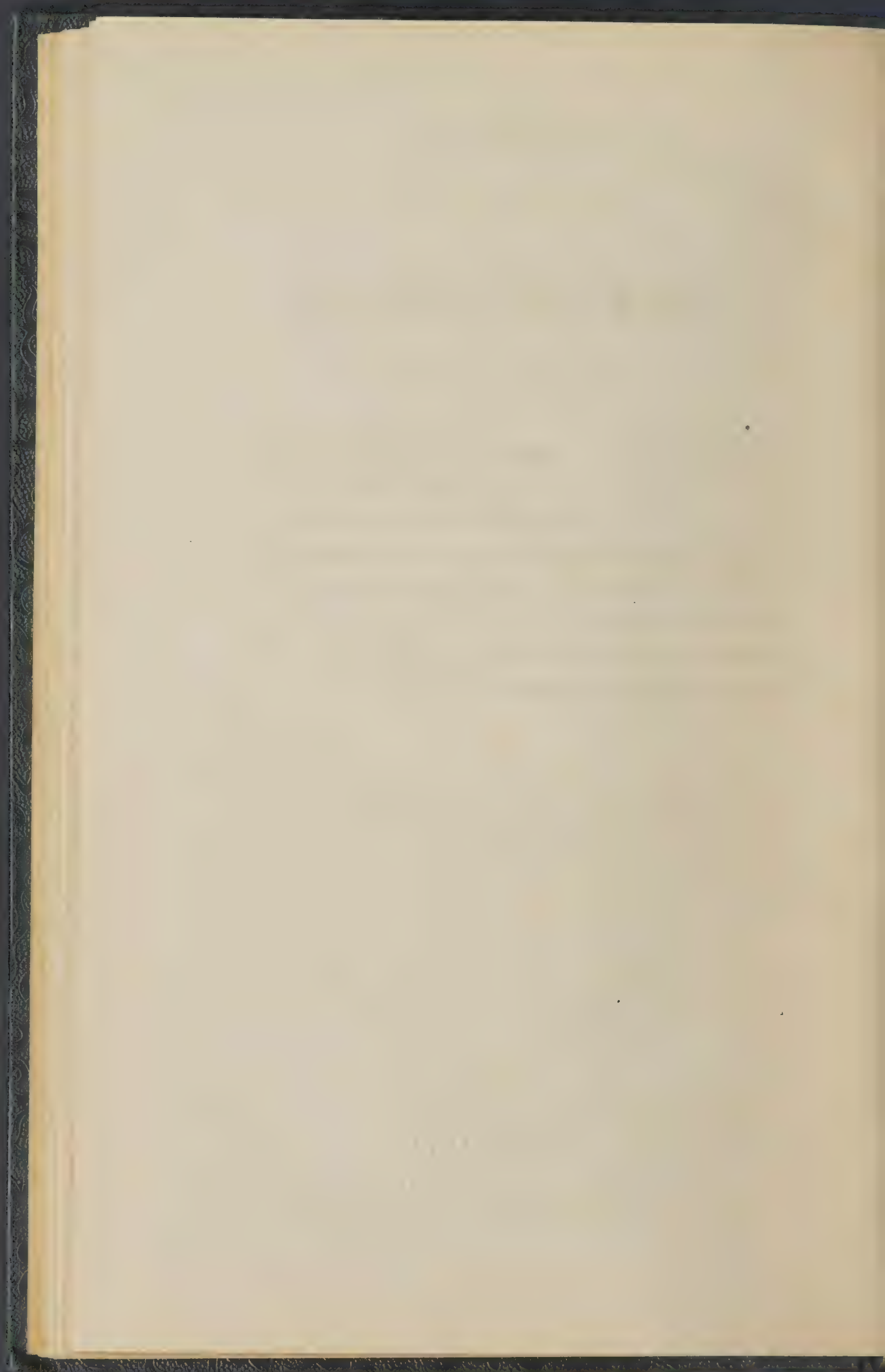
PAR R. CHALON.



1844.

TIRLEMONT,

P.-J. MERCKX, IMPRIMEUR DE LA VILLE.



MONNAIES DE PHILIPPE II,

COMME COMTE DE HAINAUT,

frappées à Mons de 1577 à 1587.



La fabrication de la monnaie dans le Hainaut et au nom particulier de ce comté, qui avait cessé sous Philippe-le-Bon, fut reprise en 1577. Par ordonnance du 25 janvier de cette année, les États-généraux, qui s'étaient emparés de l'administration du pays, décrétèrent qu'une monnaie nouvelle serait forgée en Flandre, en Brabant et en Hainaut.

D'après les MS. de Van Heurck, dont j'extrais ces renseignements, ces monnaies furent pour 1577 et 1578 :

OR.

1° — Double florin des Pays-Bas; à 20 k. et de 81 $\frac{17}{38}$ au marc, au prix de 40 sols.

2° — Florin, à l'avenant.

Je n'ai pas rencontré ces pièces, pour le Hainaut. Il est douteux, au surplus, que la série entière existe pour cette province. Les registres de la monnaie pourraient seuls nous l'apprendre; mais ces registres n'ont pas été retrouvés dans le dépôt des archives du royaume.

ARGENT.

3° — Pièce de 16 s. de 16 $\frac{1}{16}$ au marc (1).

4° — Pièce de 8 s., à l'avenant.

(1) Je possède cette pièce de deux coins tout à fait différents.

- 5° — Pièce de 4 s., }
6° — Pièce de 2 s., } à l'avenant.

BILLON.

7° — Pièce d'un sol à 4 deniers de fin de 115 au marc.

8° — Pièce de demi-sol, à l'avenant.

En 1579, on frappa de plus :

ARGENT.

9° — Pièce de 32 sols.

CUIVRE.

10° — Liard de 33 au marc (pour 12 mites de Flandre ou 4 pour un sol).

11° — Negenmanneken (pour 6 mites).

12° — Pièce de deux mites.

Après la reconciliation des provinces wallonnes, le prince de Parme fit continuer, à Mons, la fabrication de la monnaie, au titre de comte de Hainaut, mais à l'ancien type de Philippe II. (DOMINVS MIHI ADIVTOR). Cette fabrication dura jusqu'en 1587. Les comptes en existent aux archives du royaume, et Mr. Schayes ayant bien voulu m'en donner une analyse, je pense faire chose agréable aux lecteurs de la *Revue*, en leur communiquant ce travail.



N° 1.

N° 15204 DE L'INVENTAIRE DES ARCHIVES.

Compte Jacques de Surhon, maistre particulier de la monnoie du roy nostre seigneur, en sa ville de Tournay et nagueres de celle de Mons en Haynnau (1) depuis le neufiesme jour de janvier xv^e quatre-vingtz ung, jusques au trentiesme de novembre xv^e quatrevingtz deux suivant.

ET PREMIERS.

DEMY REAL D'OR (2).

Pour le premier le dit maistre a faict forger et monnoier en demy reaulx d'or, tenans dixhuict karatz d'or fin en alloie et de septante pièches et ung huictième d'une pièche en taille, au marque de Troye, estant évalués pour trente patars pièche, la quantité de iiij^m vj^e xvj pièches; de scizailles trente cinq pièches, et en la boitte douze pièches scizailles rabbatues, et neuf pièches pour faire les assayes. Reste net, quatre mil cinq cens septante deux pièches lesquelz reduictes en poidz font soixante cinq marques une once onze estrelins vingt et une aes; lequel poidz reduict en or fin porte xlvij marques xxj karatz vj greins et trois quarts, à raison de vj pattars par marque, partant le droit seigneurial monte.

xliij fl. xliij s. xlvij 1/2 th.

DEMY PHILIPPES DALDRES (3).

Ledict maistre a encoires faict ouvrier et monnoier en demy Philippes daldres, tenans dix deniers d'argent fin en alloye et de

(1) Ce compte n'a rapport qu'à la monnaie de Mons, mais il aura été rendu après la nomination de de Surhon à la maîtrise de Tournai.

(2) Je ne connais cette pièce dans aucune collection, et cependant elle a été frappée en nombre de 4857, plus les pièces de boîtes et essais.

(3) Le *daldre* n'a pas été frappé pour le Hainaut. C'est une de ces

quatorze pièces ung quart et ung trente deuxiesme d'une pièce en taille, au marcque poidz de Troye, estant évalués pour quinze pattars pièce, la quantité de trois mil six cens cinquante quatre marcq sept onces quatre estrelins et demi; de scizailles lxvij marcq ij onces iij $\frac{1}{2}$ estrelins, et en la boitte ij^e xvij pièches, scizailles rabbatues, et quatre marcq pour faire les assayes. Reste net iij^m v^e iijxx iij marc v onces ung estrelin, lesquelles reduictes en argent fin porte deux mil neuf cens huictante six marcq iij deniers vij $\frac{1}{2}$ greine, à raison de ung pattare pour chascune marcque fin pour le droict seignorial monte i^e xlix flor. vj sols xvij th.

CINQUIESMES DU PHILIPPE DALDRE.

Ledict maistre a encoires faict ouvrier et monnoyer en cinquesmes du Philippe daldre, tenans dix deniers de fin argent en alloy, et de trentecinq pièches demy, ung viii^e, ung xvj^e et ung lxiiij^e d'une pièche en taille, au marcq poidz de Troie, estant évaluez pour six pattars la pièche, la quantité de mil nonante deux marcq dix sept estrelins et demy, de scizailles vingt marcq une once cinq estrelins, et en la boitte, cent et neuf pièches, scizailles rabbatues, et deux marques pour faire les assaies. Reste nect, mil lxix marques vij onces xij $\frac{1}{2}$ estrelins lesquelles reduictes en argent fin porte viij^e iijxx xj marques vij deniers xij greins iij quarths, à raison de ung pattars par marcque pour le droict seignourial, monte xliij fl. xi s. xxx th.

DIXIESMES DU PHILIPPE DALDRE.

Ledict maistre a encoires faict forger et monnoier en dixiesmes du Philippe daldre, tenans dix deniers d'argent fin en alloye et de lxxj pièches ung quarth demy et ung xxxij d'une pièche en taille, au marcq de Troy, estant évaluez pour trois patars pièche, la quantité de viij^e xxxvij marques iij onces xvij estrelins, de scizailles

pièces que l'on chercherait en vain. Il en est probablement de même de la pièce de 52 sols des États.

xviij marques deux onces, boitte huictante cinq pièches, scizailles rabbatues, et ung marque pour faire les assayes; reste nect, viij^e xviij marcq ij onces xviij estrelins lesquelles reduictes en argent fin porte six cens huictante ung marcq onze deniers treize greins demy, à l'advenant d'ung pattars par marque pour le droict seignourial monte xxxiiij fl. i s. xlvj th.

VINGTYESME DU PHILIPPES DALDRE.

Ledict maistre a faict encoires ouvrier et monnoyer en vingtiesmes du Philippe daldre, tenans cinq deniers de fin argent en alloye et de septante une demy ung lxxij^{es} et ung iiij^e xxxij^{es} d'une pièche de taille en chascun marcq, poids de Troye, estant évaluez pour trois groz monnoye de Flandres, la quantité de deux mil quatre cens soixante une marques trois onces treize estrelins et demi, de scizailles liiij marques iiij onces et en la boitte ij^e xlvij pièches, scizailles rabbatues, et deux marques pour faire les assaies, reste nect ij^m iiij^e iiij marques sept onces xiiij $\frac{1}{2}$ estrelins lesquelles reduictes en argent fin porte mil deux marques dixneuf greins ung huictiesme, à raison d'ung pattar par marque pour le droict seignourial, monte l florins ij s. iij th.

QUARANTIESMES DU PHILIPPE DALDRE (1).

Ledict maistre a faict encoires ouvrier et monnoier en quarantiesmes du Philippe daldre, tenans cinq deniers d'argent fin en alloye, et de cent quarante trois pieches ung xxxvj^{es} et ung ij^e xvj^e d'une pièche en taille au marque de Troye, estant évaluez pour un groz et demy dicte monnoie de Flandres, la quantité de mil nonante quatre marques deux onces quinze estrelins et demi, de scizailles xxvij marques cinq onces et en la boitte cent et cinq pièches, scizailles rabbatues, et six onces pour faire les assaies; reste nect mil soixante cinq marques sept onces quinze estrelins et demy lesquelles reduictes en argent fin porte quatre cens qua-

(1) Cette pièce m'est inconnue. Elle est très rare, même pour les autres provinces.

rante quatre marques ung denier vingt greins et sept huictiesmes,
à raison d'ung pattart par marque pour le droiet seignourial
monte xxij fl. iiij s. vij 1/2 th.

LIARTS DE CUIVRE.

Ledict maistre a encores faict forger et monnoier en liartz de
cuivre de quarante cinq pièches en taille au marque de Troye,
ayans cours pour douze mittes monnoye de Flandres, assavoir les
quatre desdictes pièches pour ung patart courant, la quantité de
sept mil deux cens septante cinq marques deux onces, de scizail-
les cent quarante quatre marques trois onces, en la boîte xiiij^e xiiij
pièches, scizailles rabbatues, reste nect sept mil cent et trente
marques sept onces, à raison de quatre patars ou seize desdits
liarts par marque pour le droit seignourial monte

xiiiij^e xxvj fl. iij s. xxiiij th.

GIGOTS DE CUIVRE.

Ledict maistre a encoires faict forger et monnoier en gigotz de
cuivre de nonante pièches en taille au marque poidz de Troye,
ayans cours les huict pièches pour ung patart courant, la quantité
de mil quatre cens huictante marques vij onces xvij estrelins,
scizailles vingthuit marques quatre onces et en la boîte cent
cinquante pièches, scizailles rabbatues, reste nect xiiij^e liij marc-
ques iij onces xvij estrelins, à raison de quatre pattars courans par
marque pour le droiet seignourial monte ij^e iiijxx x fl. ix s. xlv th.

N° 2.

*Compte Jehan Delley, maistre particulier de la monnoie du roy
nostre seigneur en la ville de Mons en Haynnau, à ce commis à cause
de la promotion de Jacques de Surhon son prédécesseur au dit office à
l'estat de maistre particulier de la monnoie de sa majesté à Tournay,
par lettres pattentes de sa dicte majesté données audit Tournay le*

xxiiij^e de décembre xv^e quatrevingtz trois, registrés au registre des commissions et sermens des offices de justice et de recepte des pays sortissans en ceste chambre et y tenu, commenchant le premier janvier oudit an quatrevingtz trois, fol. lxxiiij verso..... depuis le second du mois de mars en icelle an quatrevingtz quatre, jusques au douziesme de fevrier quatrevingtz sept incluz.

ESCUZ D'OR (1).

Le dit maistre a faict ouvrier et monnoier durant le dit temps en escuz d'or de vingte deux karatz trois greins et demy d'or fin en alloye, et de soixante onze pièches et trois quarts d'une pièce de taille au marque poix de Troye, allyez de quinze greins d'argent fin et de cinq greins et demy de cuivre, évaluez pour trente six pattars la pièce, la quantité de quatre milz quatre cens quattrevingtz et six pièches, en scizalles trente huict pièces, et en la boiste dix sept pièces, scizailles rabbatues et xvij pièces pour faire les essayes, reste nect iiij^m iiij^e xxx pièces, lesquelles reduictes en poix reviennent à lxi marquez v onces xvij $\frac{1}{2}$ greins, à raison de seize pattars par marque pour le droit seigneurial, vient icy xlv fl. xvij pattars xxv th.

DEMY REAULX D'OR.

Ledit maistre a encoires faict ouvrier et monnoyer en demy reaulx d'or, tenans dixhuict karatz d'or fin en alloye et de soixante dix pièches et ung huictiesme d'une pièce de taille un marque, poix de Troye, allyez de quatre karatz et demy d'argent fin et ung karat et demy de cuivre, évaluez pour trente pattars la pièche, la quantité de deux cens quarante une pièches, en scizailles quatre pièches et en la boitte une pièche, scizailles rabatues, et une pièche pour faire les assayes; reste nect deux cens trente six pièches lesquelles reduictes en poix portent trois marcqz deux onces dixhuict estrelins quattorze aes et trois quartz, et en fin deux marcqz douze karatz sept greins, à raison de six pathars par marcq pour le droiet seigneurial, vient icy. xv pathars vij mytes.

(1) Cette pièce n'existe, que je sache, dans aucune collection.

DEMY PHILIPPES DALDERS.

Ledict maistre a encoires faict ouvrier et monnoier en demyz Philippes daldres, tenans dix deniers d'argent fin en alloye et de quatorze pièches et nœufz xxxij^{es} d'une pièche en taille, au marque poix de Troye, évaluez pour quinze patars pièche, la quantité de deux mil nœuf cens quarante ung marques six onces onze estrelins, en scizailles soixante dix sept marques sept onces et treize estrelins et en la boiste clxij pièches, scizailles rabats, et deux marques pour faire les essaies; reste nect deux mille huict cens soixante ung marques vj onces et dixhuict estrelins lesquelz reduictz en argent fin, reviennent à ij^m iij^c iiijxx iiij marques x deniers xv greins, à raison de ung patart par marque pour le droict seignourial, vient icy
cxix flor. iiij pat. xlij th.

CINQUIESMES DU PHILIPPE DALDRE.

Ledict maistre a encoires faict ouvrier et monnoier en cinquiesmes du Philippe daldre, tenans dix deniers d'argent fin en alloye et de trente cinq pièches et quarante cinque soixantequatriesmes d'une pièche de taille au marque, poix de Troye, évaluées pour six pattars la pièche, la quantité de deux cens et deux marques et quatorze estrelins, en scizailles cinq marques une et demy once et en la boiste vingt pièches, scizailles rabatues, et quatre onces et huict aës pour faire les essayes; reste nect ciiijxx xvj marques iiij onces iiij esterlins xxxiiij aës que portent en fin clxij marques vij deniers xxij 1/2 greins, à raison de ung patart par marque pour le droict seignourial, vient icy
viiij fl. iij pat. xxxi th.

VINGTIESMES DU PHILIPPE DALDRE.

Ledict maistre a encoires faict ouvrier et monnoier en vingtiesmes du Philippe daldre, tenans cinq deniers d'argent fin en alloye et de lxxj pièces et deux cens vingt et trois iij^c xxxij^{es} d'une pièche de taille au marque, poix de Troye, évaluez pour trois gros la pièce, la quantité de quatre milz quatre cens quatrevingtz et nœuf marques une once quatorze estrelins, en scizailles cent et dix

marques sept onces sept estrelins et en la boiste iiij^e xxix pièces, scizailles rabatues, et deux marques pour faire les essayes; reste nect iiij^m iij^e lxxvj marques ij onces vij estrelins que portent en fin mil huit cens xxij marques v deniers xj gros i quart, à raison de ung patart par marque pour le droict seignourial, vient icy

iiij^{xx} xi fl. iij pat. xxj th.

QUARANTIESMES DU PHILIPPE DALDRE.

Ledict maistre a encoires faict ouvrier et monnoier en quarantiesmes du Philippe daldre, tenans cinq deniers d'argent fin en alloye et de cxliij pièces et sept iij^e xvj^{es} d'une pièce de taille au marque, poix de Troye, évaluées à ung groz et demy la pièce, la quantité de xxvij marques deux onces, en scizailles ung marque et en la boiste trois pièces, scizailles rabatues, et trois estrelins pour faire les assaies; reste nect xxvj marques i once xvij estrelins que portent en fin dix marques onze deniers trois greins et trois quartz, à raison de ung patart par marque pour le droict seignourial, vient icy

x pat. xliij mytes.

LYARTZ DE CUIVRE.

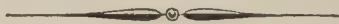
Ledict maistre a encoires faict ouvrier et monnoier en lyartz de cuivre de quarante cinq pièces de taille au marque, poix de Troye, desquelz les quatre font ung patart, la quantité de sept milz quatre cens dix huit marques trois onces six estrelins, en scizailles deux cens quinze marques deux onces cinq estrelins et en la boiste vij^e xxxix pièces, scizailles rabatues, reste nect vij^m iij^e iiij marques une once i estrelin, à raison de quatre pattars par marque pour le droict seignourial, vient icy

j^m iiij^e xl fl. xij pat. xxiiij mytes.

GIGOTZ DE CUIVRE.

Le dit maistre a encoires faict ouvrier et monnoier en gigotz de cuivre de quatrevingtz et dix pièces de taille au marcq, poix de Troye, évaluez les huit pour ung pattart, la quantité de cens et

trentedeux marcqz, en seizailles cinq marcqz cinq onces et en la
boiste xxij pièches, seizailles rabatues; reste nect cxxvj marcqz iij
onces, à raison de quatre patars par marcq pour le droict seigneur-
ial, vient icy xxv florins v pattars xxiiij th.



Après 1587, Philippe II et ses successeurs cessèrent de frapper monnaie comme comtes de Hainaut; la monnaie de Mons fut supprimée. L'atelier de Tournai, au contraire, prit, sous Albert et Isabelle, une activité extraordinaire, et une grande partie des monnaies de ces princes et de celles de Philippe IV, sont frappées comme seigneurs de Tournai (DOMI. TORN), souveraineté bien moins importante que le Hainaut, et une des plus petites des Pays-Bas. C'est une singularité remarquable et dont la cause mériterait d'être recherchée.

R. CH.



THE
JOURNAL
OF
THE
AMERICAN
MEDICAL
ASSOCIATION
PUBLISHED WEEKLY
CHICAGO, ILL., U.S.A.

Volume 10, No. 1, January 1917
Published by the American Medical Association
535 North Dearborn Street, Chicago, Ill.
Subscription price, \$5.00 per annum in advance
Single copies, 15 cents
Entered as Second-Class Matter, May 2, 1902
Postage paid at Chicago, Ill.
Acceptance for mailing at special rate of postage provided for in Act of October 3, 1917
Authorized by Act of October 3, 1917
Copyright, 1917, by American Medical Association
Printed by the American Medical Association

13555

